

Histoire et Archéologie
spadoises.
Musée de la Ville d'Eaux
Villa royale Marie-Henriette
SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



Vue de la salle du Waux-Hall à Spa
Th. Fourmois
(Collection Musée de la Ville d'Eaux, Spa)

Septembre 1985

A.S.B.L.

Avenue Reine Astrid 77 B

4880 Spa

11me année

SEPTEMBRE 1985

BULLETIN n° 43

S O M M A I R E

Exposition du Cheval à Spa allocution du Président	Dr. André Henrard	97
Les différentes phases de la construction du Waux-Hall au XVIIIe siècle	P et R Lombaerde Fabry	100
L'hospitale de Cokaifagne De la légende à l'Histoire	Michel Carmanne	104
De Polleur à Géronstère Vers la constitution d'une courbe dendrochronologique locale	P. Hoffsummer	115
Comment sauver ses biens au cours des revers politiques de 1791	Paul Bertholet	121
Contribution à l'Histoire de Spa	Louis Pironet	124
I) Le tableau de la Vénèrie Ardennaise sur la bruyère de Spa. Le jour de la St-Hubert		
II) Le Château-fort d'Ecaussines-Lalaing		127
III) La famille van der Burch et la ville de Spa		128
IV) Un bourgmestre de Spa bien représentatif de son temps : le comte de Cornélissen		132

Les auteurs conservent seuls la responsabilité des articles insérés.

Nos nouveaux membres

Monsieur BARTHOLOMEUS Mathieu	Verviers
Monsieur DUBART	Spa
Madame DUBART	Spa
Monsieur LERHO M.M.	Battice

Cotisation pour 1985

Pour devenir membre de notre association, il suffit de verser la somme de 400 francs au compte : 348-0109099 d'HISTOIRE ET ARCHEOLOGIE SPADOISES. A. S. B. L. avenue Léopold II, 9 à 4880 - SPA.

Le souscripteur est prié de mentionner très lisiblement son nom, son prénom et son adresse complète. S'il est marié, il est de son intérêt de le mentionner.

La cotisation donne droit :

à la livraison du périodique trimestriel pendant l'année civile.

au libre accès du membre - des membres de sa famille habitant sous le même toit, s'il échet - au Musée de la Ville d'Eaux.

à l'invitation gratuite aux manifestations organisées par nous au cours de l'année.

Editeur responsable : Histoire et Archéologie Spadoises. ASBL

Secrétaire de rédaction : Raymond Manheims, av. Léopold II, 9.
Tél. : (087) 77.13.06 à Spa

Réalisation : Marie-Thérèse Ramaekers, Préfayhai, 8
Tél. : (087) 77.17.68 à Spa

Anne-Marie Devogel

Tirage du bulletin : 700 exemplaires. Tous les trimestres.

EXPOSITION DU CHEVAL A SPA

Samedi 15 juin 1985 -

Allocution du Président.

Spa n'a pas eu bien sûr le monopole des activités relatives au cheval. Chez nous et partout ailleurs, pendant des siècles, le cheval fut le moteur principal des travaux de la terre et du transport des personnes et des biens. Spa pourtant eut sur le plan équestre, différents privilèges.

Nous citerons les premières courses à l'anglaise disputées sur le continent, en 1773, grâce au duc de Lauzun. Nous rappellerons les champs de courses de Sart et de la Sauvenière. Nous évoquerons les brillants concours hippiques internationaux. Cockerill et le comte de Cornelissen mirent sur pied à Spa des haras. Quantité de gens vivaient à Spa pour le cheval et du cheval et c'est pourquoi plusieurs anglais se fixèrent chez nous au cours du 19e siècle.

En 1973, année du 200e anniversaire des courses de Lauzun, notre association mit sur pied une première exposition consacrée au cheval. A ce moment, Monsieur Henri Henri-Jaspar suggéra à la Ville de créer dans les écuries de la reine Marie-Henriette un musée permanent du cheval. Nos dirigeants communaux marquèrent leur accord et notre groupement accepta de collaborer à cette entreprise. Après des lenteurs d'origines diverses, le projet de Monsieur l'architecte Dethier est maintenant au point, approuvé par la Ville et le stade d'exécution n'attend plus que la bonne fin des formalités entreprises auprès des autorités de tutelle.

Si douze ans après la première, nous inaugurons aujourd'hui une nouvelle exposition sur le thème du cheval, c'est pour marquer notre fidélité aux intentions de 1973 et c'est pour mieux préparer le futur musée.

Un sort favorable a voulu que depuis le 1er août de l'an dernier, nous bénéficions de la compétence et du fruit des investigations de Mademoiselle Catherine Rommelaere, engagée afin d'accélérer les préparatifs du Musée du Cheval. C'est elle qui, dans un premier temps a mis sur pied l'exposition d'été qui nous rassemble ce samedi. Vous en jugerez vous-mêmes, mais je suis persuadé que Mademoiselle Rommelaere a réussi là une remarquable performance, grâce à sa qualité de licenciée en Histoire de l'Art et Archéologie, à son amour du cheval et à son souci du travail bien fait. Notre archéologue a eu soin de prendre tous les contacts susceptibles d'enrichir cette manifestation et elle n'a pas ménagé ses peines.

Je l'ai d'ailleurs priée d'expliquer elle-même la manière dont elle a conduit sa réalisation.

o o o o

En notre nom à tous et au nom d'Histoire et Archéologie Spadoises, je remercie de tout coeur Mademoiselle Catherine Rommelaere de la tâche qu'elle a réalisée au cours des dix derniers mois.

Je dois remercier aussi tous les groupements qui ont bien voulu nous prêter des pièces de collection :

- . L'Ecole Centrale pratique de Maréchaleries de l'Etat à Anderlecht et son directeur Monsieur Tastenoy;
- . La Fondation van der Burch, d'Ecaussinnes-Lalaing et son président, Monsieur Cartuyvels;
- . Le Jockey-Club de Belgique et le comte Roger du Monceau de Bergendael;
- . Le Musée de la Forêt à Berinsenne et Monsieur l'Inspecteur des Eaux et Forêts, Noé;
- . Le Musée de la Vie Wallonne à Liège et son représentant, Monsieur Moureau;
- . La Société Royale du Cheval Ardennais et son dirigeant Monsieur Laurent;
- . La Société Spa-Monopole;

Nous ne manquerons pas d'y joindre les prêteurs individuels :

Madame Blaise, Monsieur Armand Blaton, Monsieur Philippe Casier, La maison Clémentine, à Spa, Monsieur Halleux de La Reid, Monsieur Jean Henrard, Monsieur Morsomme, Monsieur Rouchet, Monsieur Spickaert, Madame la baronne 't Kint de Roodenbeek, le comte Baudoin d'Ursel.

Merci aussi aux nombreux prêteurs de gravures, de photos et de cartes postales, ainsi qu'à Monsieur Bedoret qui nous a offert l'impression des légendes dans les vitrines.

Nos chaleureux remerciements vont aussi aux responsables du Rallye Vieilsalm, Madame la comtesse de Limburg-Stirum, Madame Andrée Janssens et Monsieur Eric Janssens, dirigeant de la vénerie en Belgique. Nous leur exprimons notre sympathie à l'occasion du tout récent décès du baron Janssens.

A l'initiative de Monsieur J. Houyon, Directeur de l'OTTF, la meute, les sonneurs de trompes du Débouché de Vieilsalm et les cavaliers ont rehaussé l'éclat de cette inauguration. Nous leur en sommes reconnaissants.

Quelques mots encore pour remercier au nom de notre association bourgmestre, échevins et conseillers communaux de Spa sans le soutien desquels nous serions impuissants. Et avant de remercier nos administrateurs d'Histoire et Archéologie Spadoises, permettez-moi de rappeler deux personnalités qui prirent avec nous les décisions et qui n'auront pas vu la réalisation de l'exposition : il s'agit de notre dévoué Secrétaire Maurice Ramaekers et de notre vice-président très érudit Georges Jacob.

Anciens et nouveaux administrateurs se sont dépensés et je les

remercie de leur participation, en soulignant l'active collaboration apportée à Mademoiselle Rommelaere par Madame Ramaekers.

Bref, merci à tous ceux grâce à qui cette exposition fut réalisée : elle va constituer durant trois mois un centre d'intérêt digne du passé de notre cité.

A la mémoire de Maurice Ramaekers.

Dans notre numéro de juin, nous avons publié les textes que nos fidèles collaborateurs avaient accepté de nous confier pour rendre hommage à notre secrétaire disparu. Comme nous le soulignons dans ce bulletin, la longueur de certains textes nous avait obligé soit à les scinder, soit à les différer dans le présent bulletin de septembre 1985.

C'est donc l'ensemble de ces deux bulletins qui constitue la contribution amicale de nos collaborateurs. Qu'ils en soient à nouveau chaleureusement remerciés.

La Rédaction.

LES DIFFERENTES PHASES DE LA CONSTRUCTION DU WAUX-HALL
AU XVIII^e SIECLE .

Le bâtiment du Waux-Hall, tel qu'il se présente actuellement, n'a pas été construit en une seule campagne de construction. Il nous semble par suite intéressant d'examiner de plus près les différentes phases de la construction du 18^e siècle.

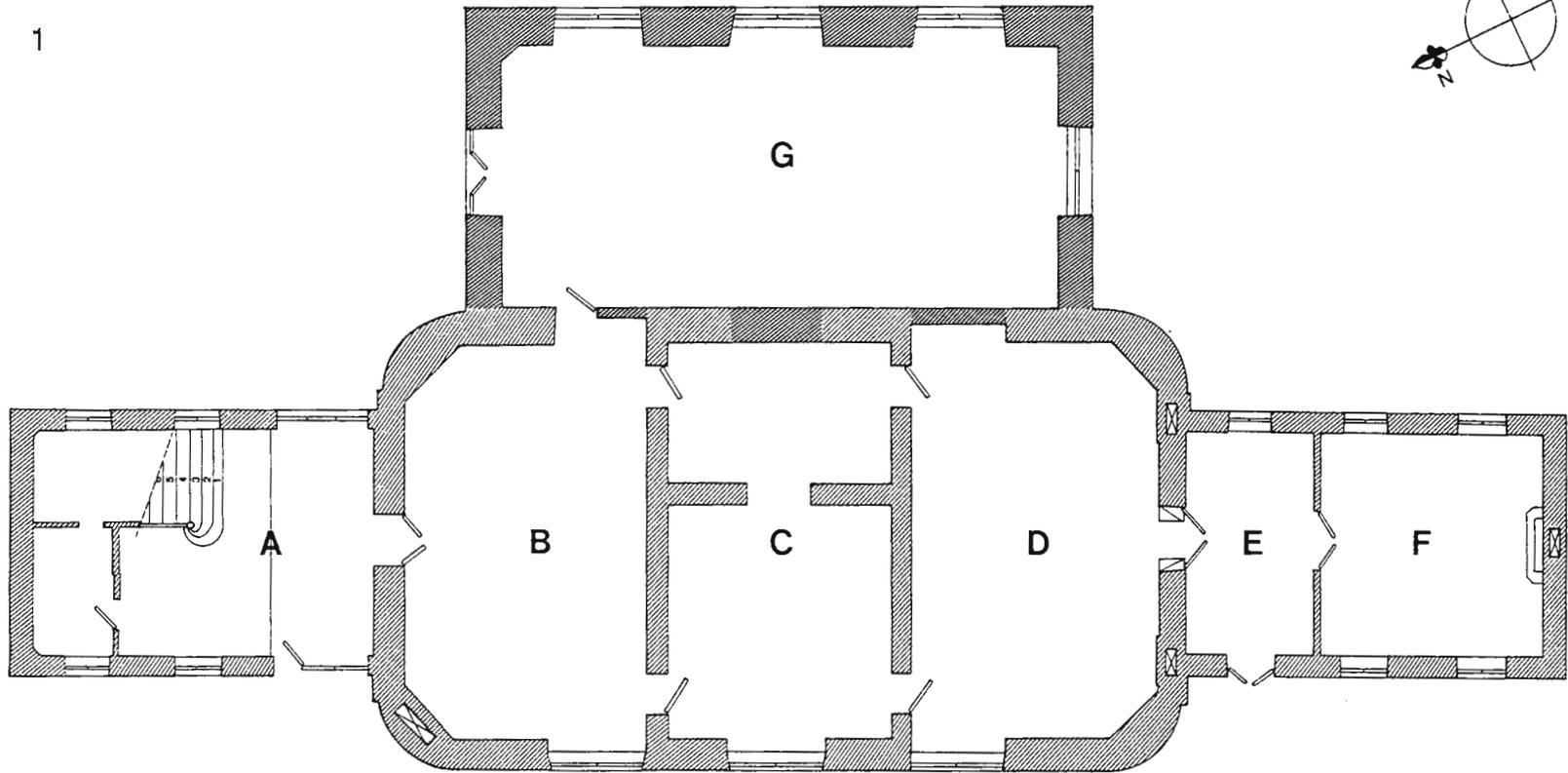
Comme on le sait, c'est en 1770 que l'on commence la construction du complexe (1) qui existe encore aujourd'hui. En opposition avec l'implantation de la "Redoute" qui est située dans le centre de la ville de Spa, la situation du Waux-Hall est un exemple typique d'une "maison de plaisance" (2) :

- . Le bâtiment, construit au milieu d'un terrain ouvert en forme de bouteille, est conçu d'une manière tout-à-fait symétrique, suivant un axe fort long qui est parallèle au chemin de la Géronstère (3);
- + entre le chemin public et le bâtiment, il y a une cour d'entrée, entourée d'ormes et décorée au milieu d'une fontaine. Une cour semblable a été construite à l'arrière du bâtiment et celle-ci donne sur une large voie d'accès;
- . suivant la conception typique du 18^e siècle, la nature peut être facilement vue de l'intérieur du bâtiment; pour ce faire de grandes baies en plein cintre ont été percées aussi bien dans la façade avant que dans la façade arrière du bâtiment. Cette qualité a été chantée par J.P. de Limbourg dans son livre "Amusemens de Spa" (4);
- . dans le tracé du jardin, on remarque un mélange d'éléments baroques (entre autres une allée d'ormes) et de formes rococo ; l'emplacement d'une feuillée comme labyrinthe à formes régulières (trois rectangles et deux cercles sont reliés par des petits chemins droits) (5).

Un événement important dans le développement postérieur du bâtiment est la fusion des intérêts des maisons de jeux "Redoute" et "Waux-Hall" en 1774. De nouveaux capitaux furent investis dans le Waux-Hall durant la période 1774-1779 afin d'agrandir le côté Est et d'ainsi mieux répondre aux exigences des curistes, surtout pour les jeux de hasard. A l'origine, on jouait seulement dans l'aile sud du bâtiment, située dans la prolongation de la "Grande Salle" au premier étage du Waux-Hall.

On ajouta deux nouveaux salons à la façade arrière originale et ce sur une profondeur de 8m (voir plan 2 : E et D). Ces deux salons étaient directement accessibles par la grande salle des fêtes et ceci par trois grandes portes-fenêtres, placées à l'arrière du bâtiment. Ces deux salons de jeux étaient situés au-dessus d'un grand espace rectangulaire du rez-de-chaussée jouxtant les cuisines et donnant accès par le côté aux jardins arrières. Il est probable que cet espace permettait aux cochers de

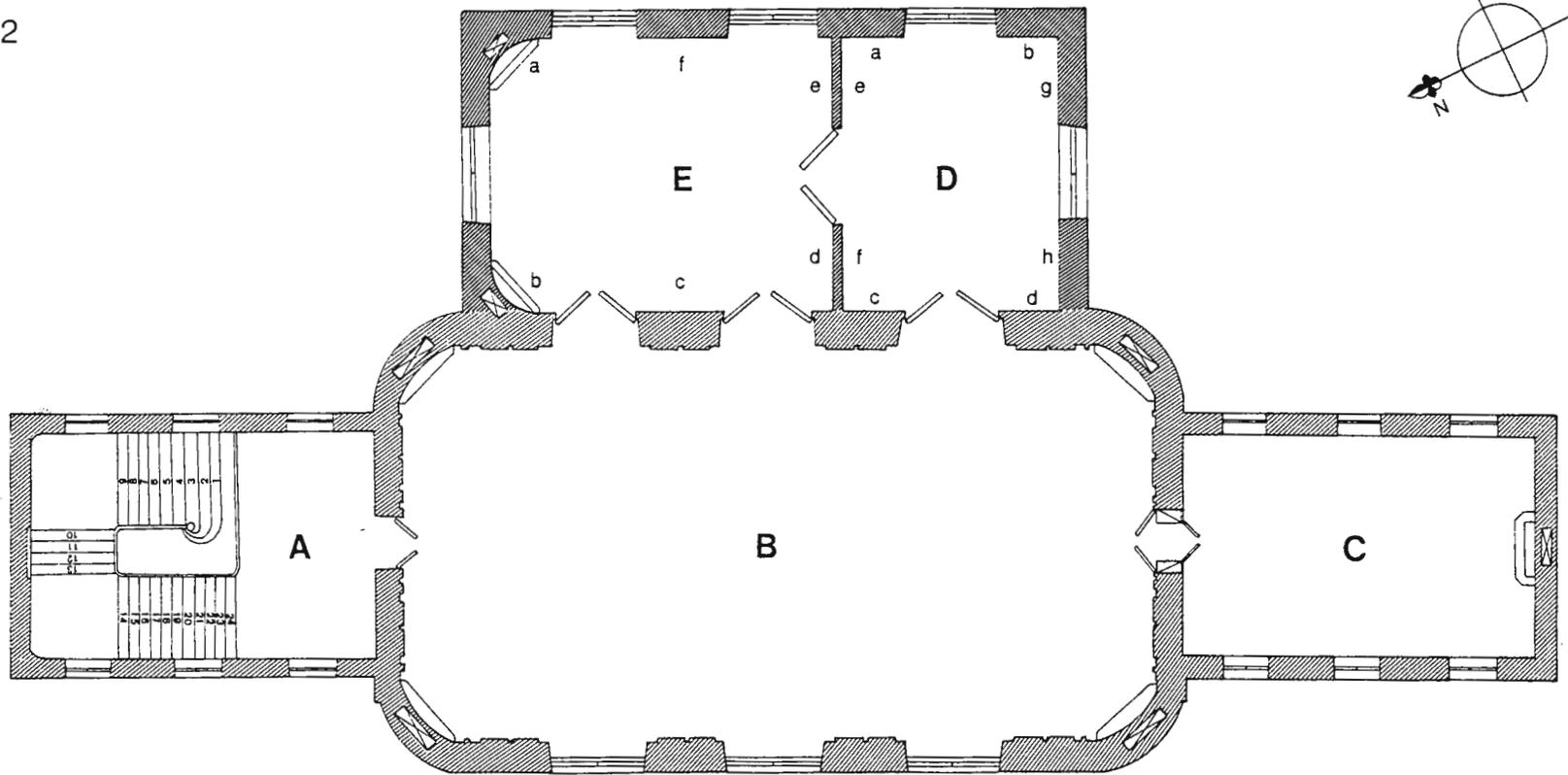
1



1770-1772
1774-1779

0 1 2 3 4 5m

2



1770-1772
1774-1779

0 1 2 3 4 5m

s'abriter ainsi qu'aux domestiques qui attendaient les nobles visiteurs qui se réunissaient au premier étage.

Plusieurs arguments soutiennent l'hypothèse d'une extension à l'Est :

1. Au premier étage :

- . à certains endroits, là où le plâtre est tombé, on remarque des encadrements en pierres naturelles autour des portes actuelles; c'est une finition extérieure typique (cfr. la façade avant, mais avec des claveaux qui ont aussi été repris dans la nouvelle façade arrière, voir les élévations de façades 3 et 4);
- . la liaison des murs des salons de jeux avec ceux de la grande salle des fêtes n'a pas été appareillée en maçonnerie. De plus, la brique employée pour l'extension est en moindre qualité que celle de la maçonnerie primitive;
- . du côté nord du grand salon de jeux (cfr. plan 2, E) on a ajouté deux nouvelles cheminées (cfr. plan 2, a et b) : les conduits de cheminées ont été déviés au-dessus d'une gaine commune placée au-dessus d'une fenêtre centrale. On peut se demander pourquoi la cheminée du foyer b si elle était prévue dès la première phase des travaux n'a pas été dirigée vers la cheminée de coin de la grande salle la plus proche;
- . au point de vue style, il y a une différence entre le travail de stuc de la grande salle des fêtes et celui des deux salons qui ont été ajoutés, Bien que P. Franck ait dirigé les deux exécutions; il semble bien qu'une autre main ait travaillé dans les salons de jeux. Il ne fait pas oublier que pendant la période 1774-1779, l'atelier de Franck était chargé de la décoration en stuc de l'hôtel de ville de Verviers, ceci avec la collaboration principale de N. Heyne et F. Wilkin (6). De nombreux éléments d'ornementation parmi lesquels les formes décoratives des voussures du plafond, les rideaux drapés au-dessus des fenêtres, les portraits à l'antique dans les médaillons, les clefs de voûte ornées de têtes de femmes, peuvent soutenir la comparaison avec les travaux de stuc de l'hôtel de ville de Verviers (7). Du point de vue iconographique on a certainement employé dans les salles de jeux des modèles d'un autre artiste. On voit dans la petite salle les quatre parties du monde (8) ainsi que "les jeux des amours", une allusion typique du 18^e siècle au jeu de cartes (9). Dans le grand salon de jeux, on remarque la représentation des quatre saisons.

2. au rez-de-chaussée:

- . de la salle G (sur le plan 1), on remarque trois fenêtres qui ont été maçonnées; elles sont encadrées de pierre bleue;
- . la différence d'épaisseur entre les cuisines et l'annexe G

indique un remplissage plus tardif des trois ouvertures des fenêtres primitives (sur le plan 1);

- l'épaisseur exceptionnelle du mur de séparation actuel entre le réduit G et la cuisine, indique que ce mur était primitivement un mur extérieur.

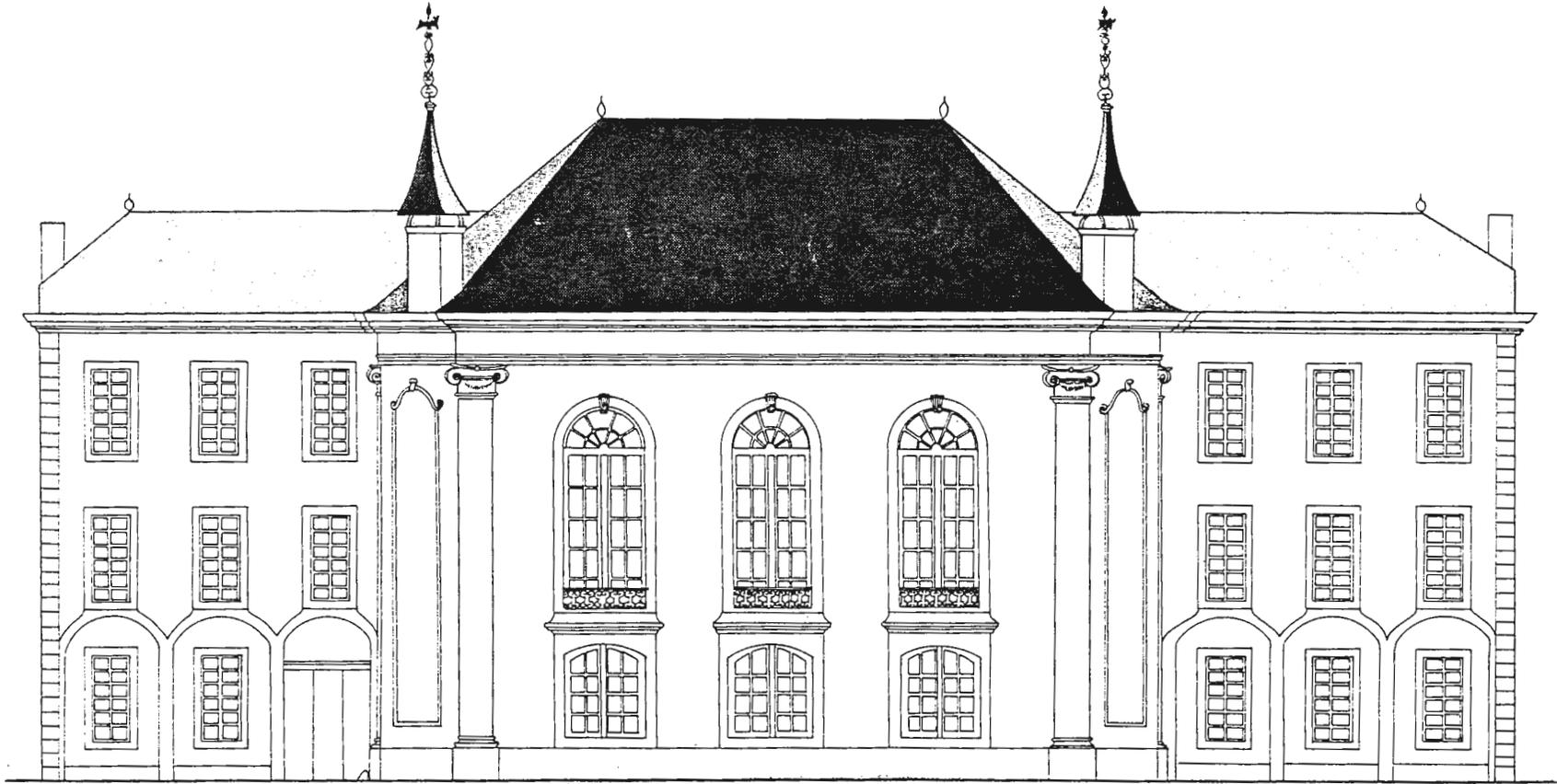
Lorsque Charles Lecomte, géomètre et ingénieurs des Ponts et Chaussées, tracera dès 1779, une nouvelle chaussée rectiligne entre la "maison de la Glacière" et la source de la Sauvenière, la grande allée d'ormes sera prolongée jusqu'au nouveau chemin. Le labyrinthe disparaît et toute la partie entre le Waux-Hall et la "rue de pré moray" est divisée en différents petits lots (10). Le bâtiment lui-même du Waux-Hall s'agrandit une deuxième fois, ceci à cause de la concurrence de la nouvelle maison de jeux, les "Salons Levoz", qui va être construite dès 1779 le long de la nouvelle chaussée de la Sauvenière. La longue drève menant au Waux-Hall va de plus servir comme une voie facile, conduisant le public venant de la source de la Sauvenière et des "Salons Levoz", vers le Waux-Hall. Pendant cette troisième phase de la construction, la partie avant sera agrandie vers l'extrémité sud du Waux-Hall, où une grande construction plutôt monotone servira d'appartement privé aux usagers de la maison de jeux. Cet agrandissement se compose de deux corps de logis en équerre, bordant une troisième cour sur deux côtés. Cette grande construction sera démolie en 1957 pour faire place à une nouvelle aile, dite "le Foyer de l'Enfance".

P. et R. LOMBAERDE-FABRI.

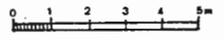
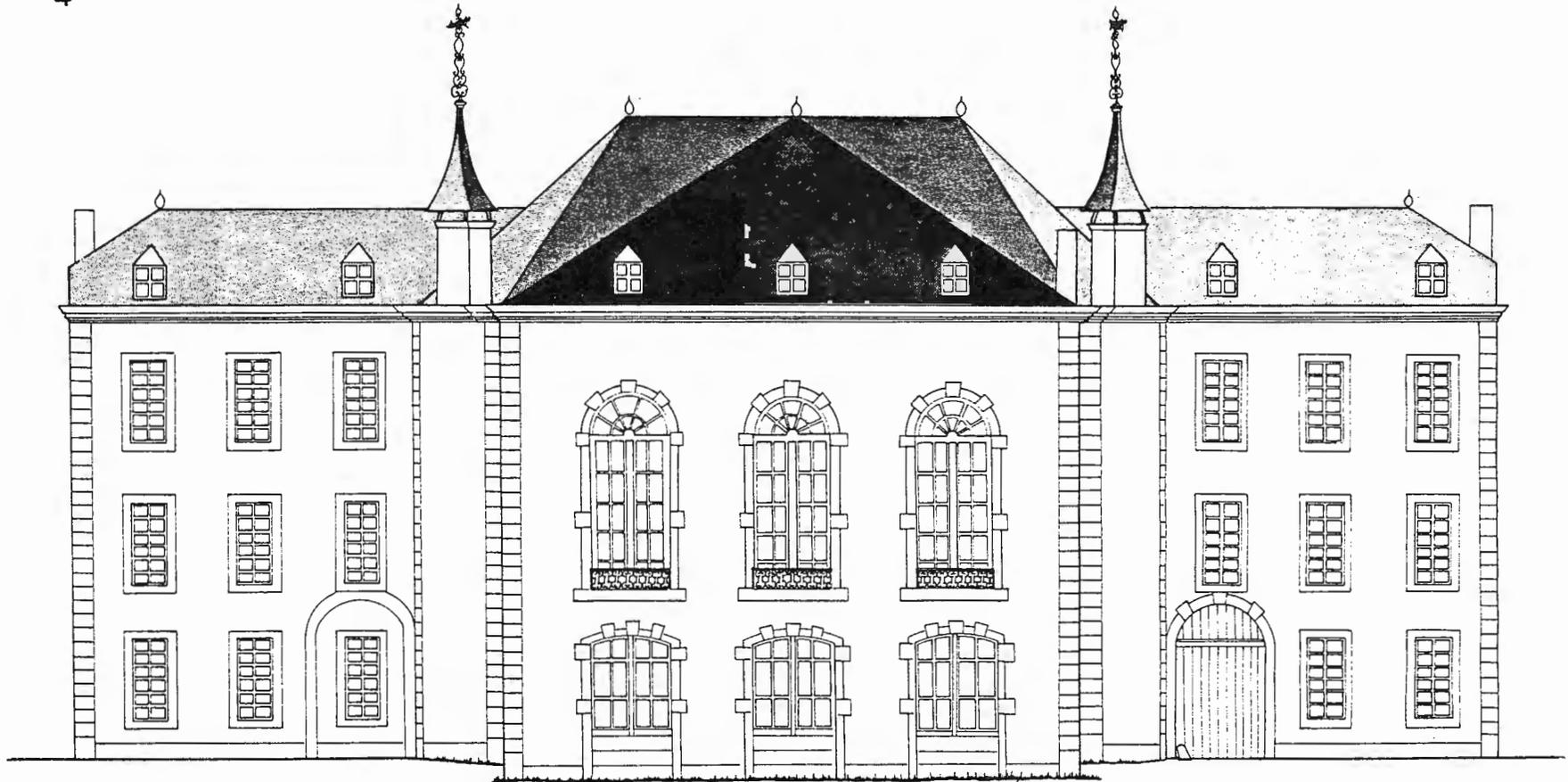
NOTES.

1. Voir l'article de A. HENRARD. "Les débuts du Waux-Hall de Spa", in "Histoire et Archéologie Spadoises", 10ème année, déc. 1984, pp.139-141.
2. Cfr. J.F. BLONDEL. "De la distribution de Maison de Plaisance et de la Reconstruction des Edifices en général", Paris, 1737
- 3) Voir surtout la carte de François Boulenger, conservée aux archives du Musée de la Ville d'Eaux de Spa.
- 4) J.P. de LIMBOURG, "Amusemens de Spa", 2ème édition, vol.2, Amsterdam, 1782, pp.178-179.
- 5) Cfr. la carte de Spa, dessinée par le géomètre Lecomte et imprimée par Desour (Musée de la Ville d'Eaux de Spa).
- 6) B. WODON, "L'hôtel de ville de Verviers : un milieu, une construction, un style du dernier quart du XVIIIe siècle", in "Bulletin de la commission Royale des Monuments et des Sites", II, 1982, 169-208.
- 7) Id., p.181.
- 8) Voir l'article de I. DETHIER, "Décoration du Waux-Hall", in "Histoire et Archéologie Spadoises", 11ème année, mars 1985, n°41, pp. 9-11.
- 9) J.M. PETITY, "Le manuel des artistes et les amateurs ou dictionnaire historique et mythologique des Emblèmes, Allégories, etc..." Paris, 1770.

3



4



10) Voir le plan pré-cadastral avec l'implantation du Waux-Hall, conservé dans le Fonds Body.

LEGENDE DES PLANS.

1. PLAN DU REZ-DE-CHAUSSEE

- A. Vestibule
- B. Rôtisserie
- C. Cuisine
- D. Pâtisserie
- E. Entrée de service
- F. Conciergerie
- G. Annexe ou réduit

2. PLAN DU PREMIER ETAGE

- A. Vestibule
- B. Grande salle ou salle de fête
- C. Première salle de jeux
- D. Petit salon ou petite salle de jeux
- E. Grand salon ou grande salle de jeux.

3. ELEVATION DU WAUX-HALL : FACADE AVANT

4. ELEVATION DU WAUX-HALL : FACADE ARRIERE.

Nous avons le plaisir de vous annoncer que le Comité Culturel de Spa organisera avec la collaboration des habitants du quartier du Waux-Hall un week-end d'animation les 28-29 septembre. C'est autour du Waux-Hall que nous espérons retrouver la population spadoise.

Cette animation s'intègre dans les objectifs du Comité Culturel qui s'efforce d'encourager la participation des habitants à la vie culturelle sous toutes ses formes.

* * *

A mon ami Maurice
qui me fit partager sa passion
pour notre "petite histoire".

L'HOSPITALE DE COKAIFAGNE, DE LA LEGENDE A L'HISTOIRE...

Première partie :

Naissance, développements et déformations d'une légende.

Depuis le XIX^e siècle, les historiens régionaux débattent, sans pouvoir accorder leurs violons, à propos de l'origine du toponyme: "Cokaifagne" et des récits dont ce hameau fut le cadre.

Y a-t-il eu, autrefois, à cet endroit, un "hospitale" : auberge, refuge de charité ou maladerie ?

Est-ce cet établissement, s'il a bien existé qui donna son nom au lieu-dit ?

Historiquement, le site est privilégié.

Sur la route étroite qui mène de Sart à Hockay, à trois cent mètres à peine de la nationale Verviers-Francorchamps, le promeneur découvre, à sa gauche, la très belle "Ferme rose" et, en face, une propriété où se tordent encore quelques hêtres centenaires, survivants des "douze apôtres", comme furent nommés autrefois ces arbres vénérables. C'est là, à quelques pieds sous terre, que l'on découvrirait les fondations de ce qui fut au moyen-âge, l'hôpital de Cokaifagne, origine de la légende que Remacle DETROOZ en 1801 (1), puis Marcellin LA GARDE en 1865 (2) contribuèrent successivement - l'un inspirant l'autre - à accréditer. Elle dut son nom au second : "La cloche des Egarés"...

Depuis le XII^e siècle, Sart devait à sa situation géographique, à l'extension de ses zones d'essartage et d'élevage, une place importante au sein du Marquisat de Franchimont. Mais, c'est le XV^e siècle, surtout qui deviendrait, sans conteste, "l'âge d'or" de ce ban.

Une riche industrie métallurgique s'y était développée. Elle sera à cette époque, en plein essor.

La fureur dévastatrice des troupes bourguignonnes devait, en

1468, ruiner le pays de Franchimont, comme toute la Principauté. Néanmoins, à la fin du XVII^e siècle, les forges sartoises résonnaient encore tout au long du val de la Hoëgne. Un commerce fructueux envoyait les marchands de la localité aux quatre coins du territoire liégeois, mais aussi vers les domaines voisins et l'Allemagne toute proche.

Une voie importante, "La Voie de Fer", reliait Polleur à Kalterherberg et probablement Schleiden. Son nom indique clairement toute son importance pour les bassins de la Hoëgne et du Wayai. Elle servait au transport des matières premières, mais aussi à l'expédition des produits manufacturés vers l'est.

Depuis Polleur, elle se confondait avec la voie plus ancienne encore de Tongres à Trêves : Bansions, Tiège, Sart, Priesville... Cokaifagne. C'est là que la Voie de Fer rejoignait la Vêcquée et sa branche probable vers le sud-est, par Hockay (3).

Se moquant des dates, des réalités historiques, voire géographiques, confondant de multiples récits et leurs protagonistes, la légende est née, construite sur une trame ténue de réalité, sur des faits que l'imagination populaire, leur relation orale ou écrite, ont déformés, que la verve du conteur a trahis, remodelés, embellis !

En voici le récit tel qu'on le raconte aujourd'hui, remanié dix fois de R. DETROOZ à G. SPAILIER. (4).

Riche marchand du village de Sart, Gérald Helman (LA GARDE,2) se rendait souvent Outre-Rhin pour ses affaires.

C'est ainsi que son négoce du fer l'avait contraint à se mettre en route, en plein hiver, en ce mois de janvier 1610 (Spailier,4). Sa femme l'attendait au village, impatiente, car elle devait accoucher bientôt.

Et, c'est à quelques heures de son retour au logis, qu'il fut pris dans une tempête de neige effroyable.

Ni l'homme, ni sa monture ne reconnaissaient plus leur route et ses points de repère sous l'épaisse couche blanche et dans le brouillard qui recouvrirent rapidement tout le haut-plateau

fagnard.

Les rafales de vent leur coupaient le souffle. Le froid les paralysa bientôt. Comblé de malheur, le cheval se cassa la jambe et son maître dut l'abandonner.

Après quelques heures de marche en tous sens, Helman dut s'avouer qu'il était bel et bien perdu.

Épuisé, mortellement engourdi, il luttait désespérément pour rester lucide...

"En jetant les yeux sur la solitude vaste et silencieuse qui l'environnait, Gérard Helman se demanda comment aucune âme charitable n'avait songé à établir dans ce désert une retraite pour les voyageurs perdus - une tour avec une lumière pour leur servir de phare, une cloche pour les avertir que là se trouvait un être vivant..." (LA GARDE 2)

Il fit alors le serment de consacrer la moitié de sa fortune à édifier là un tel refuge, s'il gardait la vie sauve.

Comme en écho à son appel silencieux, le tintement d'une cloche, une lumière irréaliste, lui indiquèrent la direction du nord, du village, du salut...

L'espoir souleva le malheureux. Guidé par ces signaux, "...il arriva devant une gorge profonde d'où s'échappait un sourd murmure. Pas de doute, il se trouvait devant la Hoëgne..." (LA GARDE 2).

Au petit jour, il retrouvait sa maison, sa femme qui venait de mettre au monde un garçon.

Plus tard, quand le temps fut plus clément, revenant sur ses pas avec quelques amis, Helman retrouva le cadavre de son cheval.

Au printemps, il fit amener sur place tous les matériaux nécessaires à la construction promise, non loin de cette voie de Fer qu'il empruntait si souvent.

Le refuge fut confié à la garde d'un ermite, le Père Hadelin (LA GARDE 2). C'était un modeste hospice, accolé à une petite chapelle, surmontée d'un clocheton.

"On y sonnait tous les jours vers le soir une cloche, afin que ceux qui se trouvaient à portée de l'entendre puissent s'adresser, au moyen du son, vers ce refuge de la charité. On sonnoit

aussi cette cloche pendant le jour de temps en temps, lorsque l'air se trouvoit obscurci, soit par les flots de neige, soit par les brouillards épais qui sont très fréquents dans ces parages... (DETROOZ, 1)

Les années passèrent, Godefroid, le fils Helman, (LA GARDE,2), était devenu un homme. Avant de mourir, son père lui fit jurer de perpétuer l'objet de son vœu. Mais, le fils n'était pas le père, il rencontra un homme qui devint son âme damnée, Reinhold, (seul LA GARDE (2) a utilisé ce personnage) et l'héritage fut rapidement dilapidé. On ne vit plus Godefroid à Sart. L'ermite ne put continuer sa mission que grâce à la charité publique. "Mais, au mois de février 1651, un partisan français, le comte de Grandpré, commandant une troupe de cavaliers, commit dans le pays d'affreuses déprédations. Le village de Sart, entre autres, fut pillé et brûlé..." (LA GARDE, 2).

A la fin de l'hiver, l'ermite, oublié, fut retrouvé mort dans son hospice qui, abandonné, tomba vite en ruines.

Godefroid aurait du revenir une fois encore au village, une dizaine d'années plus tard, car, pour régler de nouvelles dettes, il vendait la dernière des terres paternelles.

Egaré à son tour, malade, qui sait? Il n'arriva jamais.

Au printemps suivant, un herdier retrouva un corps dans les ruines de l'hospice."... Il se hâta de rapporter la nouvelle de cette découverte au Sart. Les justiciers se rendirent sur les lieux et constatèrent que le cadavre était celui de Godefroid Helman..." (LA GARDE,2).

Sur le sol, on trouva un papier détrempe sur lequel étaient écrits ces mots : "Serment violé... mauvais génie... juste châtement..." (LA GARDE,2); MICHUEL,5), puis SPAILIER,4) supprimèrent "mauvais génie", comme ils avaient délaissé le personnage de Reinhold).

En souvenir de l'aventure, l'endroit s'appela "Clock è fagne" ou "Cokaifagne". (SPAILIER,4).

° °

Mais, comment cette légende at-t-elle pu naître, se développer jusqu'à se déformer même ?

C'est Remacle DETROOZ, donc, qui, le premier à notre connaissance consacre vingt-sept petites lignes de son "Histoire du Marquisat de Franchimont" à évoquer l'hôpital fondé "...à une certaine distance du village..." de Sart, ajoutant qu'on attribuait alors cette fondation "...à un marchand du Sart fort riche..." (1)

En quelques phrases, DETROOZ fournit toutes les données essentielles de la légende naissante : le marchand de Sart miraculé et son voeu, l'hôpital refuge des égarés, la cloche salvatrice... Tout le reste ne sera plus qu'habillage de littérateurs, qui se succéderont jusqu'à nos jours.

Une trentaine d'années plus tard, en 1837, le docteur LEZAACK écrit son "Traité des Eaux minérales de Spa". Il emmène le lecteur en promenade aux alentours de la ville d'eaux, et, en particulier "... sur la route de Spa à Malmédy (...) près du village de Cokaifange..." Il évoque là le passé d'un "...grand et fameux hôpital dont il y a encore des vestiges et des débris..." et où "...on sonnait tous les soirs la cloche pour rappeler les voyageurs égarés..." (6).

Voilà donc DETROOZ paraphrasé, mais précisé puisque cette fois, l'implantation de l'hôpital est clairement définie : "Cokaifange". L'établissement est aussi devenu "grand et fameux"...

En 1839, le docteur BOVY, au cours de ses "Promenades historiques dans le pays de Liège" (7), suit le fil d'Ariane déroulé par DETROOZ. Mais, "le marchand du Sart" est devenu "un riche industriel"...

Il faut attendre l'année 1858 et A. BORGNET (alias Jérôme PIMPURNIAUX) pour lire une nouvelle version de la légende prenant une tournure pour le moins inattendue.

En effet, dans son "Guide du Voyageur en Ardenne" (8) qui relate les "Excursions d'un Touriste belge en Belgique", on retrouve le "riche marchand de Sart" égaré, faisant voeu de fonder un hospice, mais un personnage nouveau, "homme du pays" le remet sur sa route. Le marchand n'oubliant pas sa promesse fait élever un refuge auquel il donne son nom (ou celui du gardien) : "...BAPAQUE MICHEL!"



Dans cette prairie, à quelques pieds sous terre, on retrouverait, dit-on, les fondations de « l'hospitale de Cokaifagne »...

L'hospice s'agrandit et chacun se loue de "...ce saint-Bernard de nos Ardennes".

Cet amalgame aussi subtil que curieux de deux légendes apparemment bien distinctes, tant historiquement que géographiquement, va provoquer par la suite une sérieuse confusion dans les esprits, et susciter une réflexion plutôt intéressée chez quelques autres... Marcellin LA GARDE va y contribuer plus que tout autre !

Le conteur ardennais qui publia la première édition de ses contes et légendes du "Val de l'Amblève" en cette même année 1858, découvre par la suite (?) le livre de DETROOZ. Il prépare alors "Le Val de la Salm" qu'il diffusera en 1866.

C'est alors qu'il se rend compte, dit-il, "...qu'en Ardenne existait une région que je n'avais pas explorée encore en détail; je veux parler de la partie orientale de l'ancien Marquisat de Franchimont" (2)

Si LA GARDE, à ce moment, avoue ne pas connaître "encore" le Franchimont, nous pouvons même douter qu'il y soit jamais venu par la suite. Car, malgré (ou à cause) de sa description des lieux traversés, un lecteur averti ne peut être guère convaincu.

Trop de fantaisies s'accumulent dans l'introduction de "La Cloche des Egarés" : noms de lieux, distances, orientation,...

Par contre, son texte, dans l'ensemble, suit, pas à pas, l'historien verviétois et sa chronique.

C'est chez DETROOZ et non dans les récits de chaumières qu'il trouve son inspiration.

Il reprend évidemment le personnage principal du marchand de Sart, lui donne le nom de Helman. Il situe, sans plus, l'action "près de Sart" (mais il faut qu'il avance, avance.. avant de se trouver devant la Hoëgne). Il fixe l'époque aussi "il y a environ 250 ans" (soit au début du XVIIe siècle). Et l'hermite meurt en 1651, année des exactions du Comte de Grandpré (Un fait historique qui aura été rapporté à l'auteur).

Il ajoute un personnage aussi, Reinhold "...considéré comme un agent de l'enfer..."(2), ami malfaisant du fils Helman.

Le diable se retrouve très souvent dans les contes de LA GARDE sous diverses apparences.

Pour le reste, il bâtit un récit conventionnel et chargé de tous les clichés de l'époque, autour des quelques lignes de DETROOZ. C'est ce texte, avec quelques nuances, qui fera dorénavant référence.

Quant à "l'hospice", c'est grâce au garde-chasse qui le guide dans sa visite du pays que LA GARDE en découvre l'emplacement : "plus d'une demi-lieue au-delà de la Hoëgne et de l'endroit où, venant du nord-est, elle forme un grand coude pour remonter vers le nord-ouest.

Ce coude, si l'on consulte la carte, ne peut qu'être l'emplacement du Pont du Centenaire. Mais pourquoi LA GARDE ne donne pas le nom de Cokaifagne? LEZAACK l'a bien fait avant lui. La réponse à cette question est tentante : parce que ce n'est pas là qu'il est allé, ou parce que ce n'est pas de ce site qu'il veut parler!

J.M. KLINKENBERG dans "La légende de la Baraque Michel" (9) pense et explique que "Le Courtil Piette" serait le seul lieu qui pourrait coller à ces maigres indices.

Mais du Pont du Centenaire à la Croix Mockel, il y a près de 8 kms, cela fait beaucoup pour une bonne demi-lieue"...

Evidemment, si LA GARDE ne s'est jamais rendu sur place, la Maison Piette, que des cartes anciennes mentionnent en tant que "hospitale" peut l'avoir tenté.

Et si LA GARDE a vu PIMPURNIAUX - c'est probable, car très apprécié à l'époque - n'a-t-il pas comme lui tourné ses regards vers la Baraque Michel... et son gardien qui sonne la cloche! La demi-lieue est "bonne" une fois encore, mais le site séduisant et dans la bonne direction... la "petite chapelle surmontée d'une tour" (2) ne fait-elle pas penser à la chapelle FISCHBACH, érigée sur le plateau depuis 1831 ?

Toutefois, Jean de WALQUE, toujours en éveil quand il s'agit d'itinéraires fagnards, pense que du Pont du Centenaire à Cokaifagne, avec quelques détours de touriste curieux, il y a bien une bonne demi-lieue. Et, LA GARDE, selon lui, est probablement allé à Cokaifagne. (10)

Maintenant, à la décharge de LA GARDE, reconnaissons qu'il ne prétend pas faire oeuvre d'historien. Il combine, dit-il, les contes avec "des débris de vérité"...(2)

Pourtant, "La cloche des Egarés" du "légendeur", comme le nommait Henri SCHERMANS (11), va déterminer le devenir du récit originel de DETROOZ.

Du texte d'un auteur de terroir, va se propager, grâce aux lecteurs de cette fin du XIX^e qui en sont friands, un récit que l'on croira né de la tradition populaire... ou de l'Histoire!

Il nous faut, à ce moment, faire un nouveau détour par le Haut-Plateau, J.M. KLINKENBERG, déjà cité, véritable Sherlock Holmes, quand il s'agit de la Baraque Michel, explique, dans son article, que la légende de Michel SCHMITZ (autre "miraculé" de la fagne qui en édifia la plus célèbre auberge) surgit probablement en 1871, soit 52 ans après sa mort, de la bouche même de sa belle-fille.

Est-ce seulement coïncidence si la trame est toute pareille à celle de la légende du marchand Helman ?

Les aubergistes ont-ils entendu parler du texte de PIMPURNIAUX qui cite nommément leur établissement en "confondant" les deux récits? Ou bien est-ce lui (disons plutôt BORGNET) qui a rencontré lors de séjours qu'il fit à Malmédy la famille FISCHBACH?

Les rapports de cette dernière avec les tenanciers de la Baraque sont restés étroits. Ils peuvent avoir connu ainsi la légende de leur propre famille. De là à la "récupérer", il n'y a qu'un pas à franchir, même si le mot "publicité" n'est pas encore à la mode...

Toujours est-il que cette version édulcorée des origines de la Baraque Michel va recevoir ses lettres de créance!

En cette même année 1871, H. SCHUERMANS publie le témoignage de la dame SCHMITZ dans le Bulletin des Commissions Royales d'Art et d'Archéologie, sans émettre la moindre suspicion à son propos. Et il la retranscrit encore dans "Spa, les Hautes Fagnes", 15 ans plus tard.(11)

Est-ce bien notre légende de l'hôpital, "La Cloche des Egarés", qui, dérivée ainsi devient plus loin réalité ?

Ce n'est certes pas Albert BONJEAN, le "chantre de la Fagne", qui va tenter de prouver le contraire, lui qui veut "...mettre en lumière les aspects variés et saisissants de notre coin de terre." (Cité par J.M. KLINKENBERG. (9).

Il va s'attacher à magnifier tout à la fois le destin d'un paysage et de ceux qui y vivent, en publiant (en 1894 ?) "La Baraque Michel et le Livre de Fer". (12)

S'il épouse bien la thèse défendue par les Schmitz, il s'apparente davantage encore à "La Cloche des Egarés" de LA GARDE.

À la page 36, il écrit même : "Combien de fois n'a-t-elle pas sonné, en Fagne, la bienfaisante cloche pour les égarés!". En bas de page, il invite même le lecteur à "...consulter La Cloche des Egarés du Val de la Salm de M. LA GARDE."

J.M. KLINKENBERG (9) a astucieusement mis en regard des phrases ou paragraphes entiers de BONJEAN et LA GARDE. En termes de cinéma, on parlerait sans hésiter de "remake"...

Ainsi, BONJEAN, qui par son audience, va projeter à travers le pays le légendaire passé de la Baraque Michel se serait "fortement" inspiré de la légende de "La Cloche des Egarés", prétendument originaire de Cokaifagne !

Et, lorsque F.A. MICHOEL, instituteur à Sart de 1903 à 1904, passionné d'histoire locale va écrire son "Histoire de Sart-lez-Spa" (qu'il ne publiera jamais, mais fait encore souvent autorité), sa "légende de l'hôpital" (5) résumera elle aussi le récit extrait du "Val de la Salm.

Il y supprimera seulement le personnage démoniaque de l'ami de Godefroid Helman (pour plus de réalisme ?). Il donne aussi à DETROOZ ce qui appartient à BOVY (7), en parlant des "jalons" qui guidaient les pas des voyageurs vers le refuge.

Il supprime enfin, parmi les mots griffonnés par le fils mourant, ceux de "mauvais génie", en relation avec le Diable.

Enfin, plus près de nous, en 1961, ce sont les "Cahiers Ardennais"

qui publieront sous la plume de Georges SPAILIER (4), la dernière mouture de la légende de l'hôpital de Cokaifagne avec le même titre que celui de Marcellin LA GARDE : "La cloche des égarés." On y trouve une précision supplémentaire : l'action se situe en 1610. Les derniers mots sont ceux de MICHOEL. Quant au toponyme Cokaifagne et son origine dans "Clock è fagne", nous y reviendrons dans la deuxième partie.

Revenons maintenant à notre point de départ : DETROOZ, 1809. J.M. KLINKENBERG émet à ce propos une hypothèse aussi vraisemblable qu'invérifiable.

Depuis le XIIe siècle, existait au hameau de Reinartzhof, un hôpital dont l'ermite, puis le censier, sonnaient la cloche par temps de neige et de brouillard. Cela dura jusqu'à la Guerre de Trente ans (première moitié du XVII^e). Le hameau est aujourd'hui disparu, mais la cloche est, paraît-il encore à Montjoie. Cette tradition restée célèbre dans toute la région frontalière a pu s'étendre, devenir légende et parvenir à DETROOZ ou à quelqu'un qui la lui raconta...

Quant au thème de la cloche que l'on sonne pour les égarés et du voeu qui en est à l'origine, il étend ses racines bien au-delà de nos frontières, appartenant au folklore commun... On le retrouve aussi bien en Italie qu'en France, en Auvergne, il se chantait même dans des chansons de gestes moyen-âgeuses.

Il en est des légendes comme des toiles d'araignées, elles se tissent en grandissant, toutes pareilles et différentes à la fois. La fin du jour les voit rarement intactes...

Michel Carmanne. (à suivre)

BIBLIOGRAPHIE.

- 1) DETROOZ R., "Histoire du Marquisat de Franchimont". Tome 1, pp.56-57, Bassompierre, Liège, 1809. (Fonds Body de la Bibliothèque de Spa.
- 2) LA GARDE M. "La Cloche des Egarés". Dans : Le Val de la Salm, Petitpas à Bomal, 6e édit. 1977.
- 3) RAMAEKERS M., "La voirie ancienne dans la région de Spa. Dans Histoire et Archéologie Spadoises, spt.80.

- 4) SPAILIER G. "La Cloche des Egarés". Dans : Les Cahiers ardennais, T,XXXI, n°11 de 1961, J'OSE, Spa.
- 5) MICHOEL F.A., "Histoire de Sart-lez-Spa", Manuscrit non publié
- 6) LEZAACK L. Dr, "Traité des Eaux Minérales de Spa" p:251, Rongier, 1837 (Fonds BODY, de la Bibl. de Spa)
- 7) B... Y Dr. (Bovy) "Promenades Historiques dans le Pays de Liège" T.II, Collardin, Liège, 1839
- 8) PIMPURNIAUX J. (Borqnet A), "Guide du Voyageur en Ardenne", 1° partie, pp 13-14, impression anastaltique de l'édit. Decq. Bruxelles, 1858, Culture et Civilisation, Bruxelles, 1981.
- 9) KLINKENBERG J.M., "La Légende de la Baraque Michel". Dans : Revue Hautes Fagnes, n°2 et n°3 de 1976
- 10) de WALQUE J., "L'Auberge de Mon-Piette et son Cadre Odographique", Dans : Revue Hautes Fagnes, n°4, 1976, p.215.
- 11) SCHUERMANS H., "Spa, Les Hautes Fagnes", 2e édition, Spa, 1949.
- 12) BONJEAN A., La Baraque Michel et le Livre de Fer. Nantot-Hans, Verviers, 1894 (?)

o o o

DE POLLEUR A LA GERONSTERE : VERS LA CONSTITUTION
D'UNE COURBE DENDROCHRONOLOGIQUE LOCALE .

La dendrochronologie est un moyen de datation précis du bois pour les archéologues. Elle permet d'aborder des problèmes climatologiques loin dans le passé. Elle est utile pour l'écologie forestière. En fait, cette discipline - relativement jeune en Europe - étudie la croissance annuelle des arbres au cours des siècles, voire des millénaires. Sans trop pénétrer dans ce domaine très spécialisé, quelques explications autour d'un chêne abattu il y a quelques années à la Géronstère montreront l'intérêt de cette "méthode auxiliaire de l'histoire" pour nos régions.

L'accroissement annuel des arbres.

En comptant les stries concentriques sur une souche d'arbre, les enfants posent déjà un postulat de base : à chaque strie ou cerne, correspond une année de croissance (et une seule), la plus ancienne se trouvant vers le coeur et la plus récente sous l'écorce, plus précisément sous le cambium (assise de cellules génératrices du bois) protégé par l'écorce. Chez le chêne, à l'intérieur de chaque cerne se distingue très clairement le bois initial aux larges vaisseaux de teinte claire (= printemps) du bois terminal aux vaisseaux plus serrés et plus foncés (= été-automne).

Pour compléter cette description très générale, signalons que les vingt derniers cernes (environ) formés par le cambium appartiennent à une zone périphérique, plus pâle et moins dure, l'aubier, où se situe l'activité biologique de l'arbre. Le reste du tronc, comprenant le coeur, est plus foncé et biologiquement mort n'ayant plus qu'une fonction "mécanique" de soutien; c'est le duramen ou encore "bois de coeur" ou "bois parfait".

L'influence du climat et de l'environnement.

Léonard de Vinci entrevoyait déjà une relation entre les fluctuations annuelles des cernes (larges ou étroits) et les années très sèches ou très humides en Italie du Nord.

Mais ce n'est qu'à la fin du XIXème siècle que ce genre d'observations déboucha sur des travaux plus concrets. L'astronome américain A.E. Douglass, vers 1919-1928, pensa que la largeur des cernes annuels des arbres constituait une sorte d'enregistrement des variations du climat et il chercha à y retrouver la trace de cycles solaires. L'hypothèse de l'influence climatique s'est vérifiée, particulièrement dans les régions désertiques des Etats Unis aux conditions météorologiques rudes, mais pas la relation avec les cycles solaires. Néanmoins, Douglass, en étudiant des arbres très âgés comme le Ponderosa Pine (Pinus ponderosa law.), observa certaines successions remarquables de cernes très étroits ou très larges sur des échantillons provenant d'an-

ciens villages indiens. Grâce à ces repères, ces "signatures", il mit en parallèle des tronçons de bois contemporains entre eux. Il put donc dater, au moins l'un par rapport à l'autre, des bois d'âges différents mais possédant en commun quelques années (Y. TRENARD, 1978, pp. 1-2).

Ces recherches ont jeté les bases de la dendrochronologie. Néanmoins, les applications en Europe rencontrèrent plus de difficultés et ne sont venues que plus tard, après la seconde guerre mondiale. En effet, on ne disposait pas d'arbres de plusieurs millénaires comme aux Etats-Unis; il fallut "construire" des courbes de référence, nous allons voir comment dans un instant. D'autre part, le climat européen est plus équilibré. Aucun facteur n'est définitivement limitant à lui seul mais les principales données atmosphériques entrent dans un équilibre mutuel. Elles peuvent avoir tour à tour une action limitante sur la croissance si elles tombent à un minimum nécessaire à l'arbre (années très sèches par exemple). Il faut donc repérer des périodes d'anomalies très marquées, les "signatures", ou bien des "années caractéristiques" pour synchroniser des courbes entre elles.

L'influence de l'environnement (nature du sol, approvisionnement en eau) peut, dans certains cas, "effacer" ou "estomper" l'influence du climat (température, précipitations, éclaircissement). Les variations climatiques seront d'autant plus liées aux températures et aux précipitations chez les arbres poussant sur sol sec et peu profond.

Toutefois, malgré cette réserve à laquelle on peut encore ajouter certains facteurs biologiques internes (tendance au vieillissement), l'intervention humaine (éclaircies en forêts) ou l'attaque des insectes (défoliations), il apparaît que le climat reste une action souvent évidente et facile à déceler pour des mêmes zones géographiques plus ou moins vastes. Quand un arbre "répond" bien aux tendances climatiques, on dira qu'il est "sensible". Au contraire si l'environnement est très favorable et efface l'influence du climat, on dira que l'arbre est "indifférent".

La datation de matériel archéologique grâce aux courbes de référence.

L'établissement d'une courbe de référence pour une région climatique donnée est indispensable pour situer de façon "absolue" un échantillon de bois non daté dans un intervalle du calendrier. La constitution d'une telle courbe repose sur un procédé simple mais qui réclame un échantillonnage de bois pouvant couvrir la plus longue période possible. Cela consiste à identifier, sur un arbre dont l'année d'abattage est connue, une série de cernes bien contrastés, comparables à celle de la partie externe d'une poutre ancienne. A leur tour, les premiers anneaux de celle-ci sont synchronisés, à l'extrémité d'un échantillon légèrement plus vieux, et ainsi de suite en remontant le plus loin possible dans le temps selon l'âge des échantillons disponibles. De telles chronologies existent, principalement publiées par des laboratoi-



La Fontaine de la geronstere près de Spa. The Fountain of geronstere near Spa

Antoine Lebourg Peint
Figure 1

H. Godefr. Sculp.

res allemands dont celui de Trêves (H. Hollstein, 1965) qui fournit une courbe utilisable pour la datation d'échantillons de chênes des régions rhénanes.

Les échantillons archéologiques de Polleur.

Parmi les analyses dendrochronologiques que nous avons déjà réalisées, beaucoup se rapportent aux charpentes de l'église de Theux et, dans la même région, au "Vieux-Font" et à l'église de Polleur. Les échantillons de Polleur nous intéressent plus particulièrement ici car, provenant d'arbres abattus au XVIIIème siècle, leur spectre de croissance peut être en partie contemporain d'arbres récents dont la longévité est supérieure à 200 ans.

Lors de travaux de restauration effectués au "Vieux-Pont" qui enjambe la Hoëgne au pied de la colline de Staneux, les deux arches et la pile centrale ont dû être entièrement démontées. Ceci fournit l'occasion à Louis Pirnay, Josiane Lausberg-Miny et Paul Lausberg de fouiller les fondations de ces structures et d'y découvrir, sous une des arches, un radier de poutres de chêne destiné à éviter les affouillements par l'action de la rivière. Le problème était de savoir si cette structure était contemporaine ou plus ancienne que le pont millésimé "1767". La dendrochronologie a levé toute ambiguïté : la fin de l'aubier, pratiquement complet, d'un des rondins, date de 1764 avec une courbe synchronisée sur la chronologie de référence suivant l'excellent coefficient de coïncidence de 78 % (fig. 3) (1). La courbe débute en 1701 (P. HOFFSUMMER, 1983).

Quant à l'église, la restauration de la façade de la tour a permis de prélever une rondelle dans une poutre de plancher (2). Le spectre de croissance se superpose à la chronologie de l'ouest de l'Allemagne de 1681 à 1748. Le début d'aubier étant présent, l'abattage du bois se situe maximum une vingtaine d'années plus tard. Mais il n'est pas sûr que cette poutre soit contemporaine de l'édification de la tour.

Le chêne de la Géronstère.

Bien que la chronologie de référence établie par Ernst Hollstein pour l'ouest de l'Allemagne s'applique sans trop de problèmes à nos régions, il n'est pas inutile de reconstituer des chronologies locales pour déceler les différences de détails.

(1) Le coefficient de coïncidence se définit comme étant le pourcentage de cas où la variation entre deux cernes consécutifs se fait dans un sens identique pour les deux courbes comparées. (A.-V. MUNAUT, 1978, p.9).

(2) Ce prélèvement a pu être réalisé grâce à l'aide de Paul Bertholet. Qu'il en soit vivement remercié.

Aussi, l'échantillonnage d'arbres récents et, si possible, de grande longévité est-il précieux. L'occasion s'est présentée grâce à l'intervention de l'architecte François Bourotte qui, en 1977-1978 a assisté à l'abattage d'un chêne très âgé et de grande taille, apparemment mort sur pied, à la Geronstère. Mr. Bourotte eut la présence d'esprit de faire découper une tranche à la base du tronc pour l'exposer au Musée de Spa (3). Nous nous sommes chargé de l'examiner en vue d'une analyse dendrochronologique.

Le chêne se trouvait en bordure de la clairière de la Geronstère qui s'ouvre au milieu des bois de Spa, sur un versant à faible pente au sud de la ville. Le hêtre domine le peuplement sauf près de la Fontaine, où quelques beaux chênes ont pu se développer grâce à la lumière que fournit la clairière. L'iconographie ancienne (fig.1) montre que cette situation existait déjà au XVIIIème siècle. Du point de vue pédologique, le sol à cet endroit est limoneux, à charge gréseuse faiblement ou modérément gleyifié. Le passage d'un ruisseau encaissé à quelques mètres du chêne fournit de l'humidité mais la nature du sol et la pente assurent un drainage modéré. (F.-B. OLDENHOVE de GUERTSCHIN, 1970 p.28 et pp.43-48). Le climat de la région est tempéré et humide. La température moyenne annuelle est d'environ 8°C. En février, elle est de 1,5°C et en juillet de 16°C. La première gelée se produit vers le 20 octobre et la dernière vers le 10 mai. Les précipitations annuelles atteignent 1100 mm dont 260mm de mai à juillet, la période de végétation.

La mesure des épaisseurs de cernes du chêne abattu durant l'hiver 1977-1978 a permis de dresser son "spectre" dendrochronologique (fig 4). A sa mort, l'arbre était âgé de 351 ans. Son diamètre à la base était d'environ 1,90 m. La tendance au vieillissement est bien marquée mais n'affecte pas toute la longueur de la courbe : les cinquante premières années ont des cernes beaucoup plus larges car la croissance est vive au début; les douze dernières années, toutes dans l'aubier, ont des cernes de plus en plus étroits car l'arbre devient trop vieux et malade. Une vie de 351 ans pour un chêne est exceptionnelle. A titre d'exemple, la rondelle du chêne dit de la "Saint Barthélemy" (le coeur remonte à vers 1572, année du célèbre massacre), abattu dans la

(3) Nous remercions ici tout particulièrement François Bourotte de nous avoir fourni les renseignements sur les circonstances de l'abattage. Il nous a également fourni les photographies du chêne sur pied, puis abattu, ainsi que l'iconographie ancienne se rapportant à la Geronstère. Notre gratitude va également au Dr. Henrard, Président "d'Histoire et Archéologie spadoise", qui nous a autorisé l'emprunt de la rondelle pour l'examiner et la dédoubler pour garder un exemplaire à l'Université de Liège.



Figure II

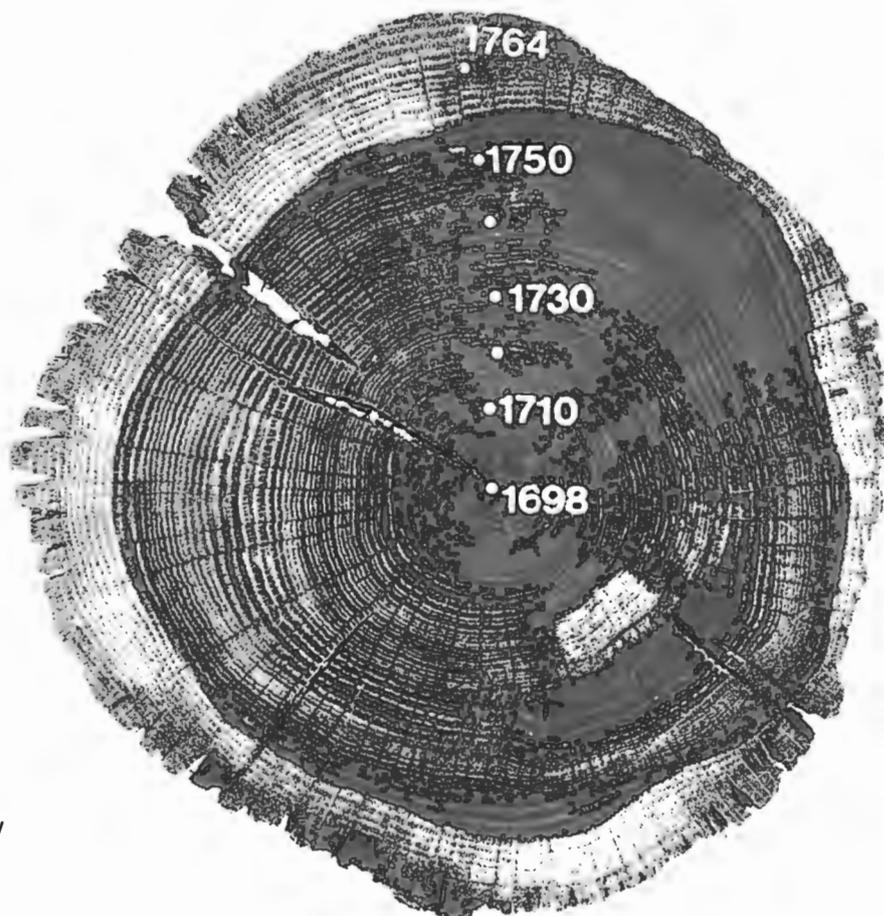


Figure III

forêt de Fontainebleau en 1952 compte 380 cernes et c'est une sorte de record (Y. TRENARD, 1980). Un vieux traité de sylviculture nous apprend que parmi les essences de bois dur, le chêne et le mélèze se maintiennent en massif pendant trois cents ans et plus (A. JOLYET, 1916, p.49).

Des recherches dendrochronologiques menées aux Pays-Bas ont montré que les chênes atteignent rarement plus de trois cents ans. (J.-A. BRONGERS, 1973, p.459.)

En dehors de la tendance au vieillissement, les cernes du chêne de la Géronstère sont d'une épaisseur moyenne qui tourne autour du millimètre. L'environnement ne semble pas avoir favorisé de façon notoire sa croissance car sinon les cernes seraient beaucoup plus larges. Il s'agit donc plutôt d'un individu "sensible" dont la croissance a subi l'influence du climat ardennais.

La courbe se superpose à la chronologie de Ernst Hollstein (ouest de l'Allemagne) entre 1625 et 1974. Le dernier cerne ne correspond donc pas à l'année de l'abattage (hiver 1977-1978). L'arbre devait être quasi mort sur pied. Les réserves accumulées étaient peut-être suffisantes pour faire légèrement verdigriser l'arbre de 1974 à 1977 mais insuffisantes pour permettre les accroissements annuels. Quelques dépressions ("signatures") caractéristiques apparaissent vers 1700, 1710, 1745, 1750.

On les retrouve sur les échantillons de Polleur quand on superpose les trois spectres entre eux. En calculant la moyenne des courbes communes, on obtient un diagramme qui se rapproche de la chronologie de Hollstein avec un coefficient de coïncidence de 79% (fig.4). En répétant cette opération avec d'autres échantillons - chênes récents ou prélèvements archéologiques, il sera possible, pas à pas, de reconstituer une chronologie plus locale. Voici donc comment le climat, la forêt et l'archéologie peuvent se rejoindre.

Patrick HOFFSUMMER,

14 mars 1985.

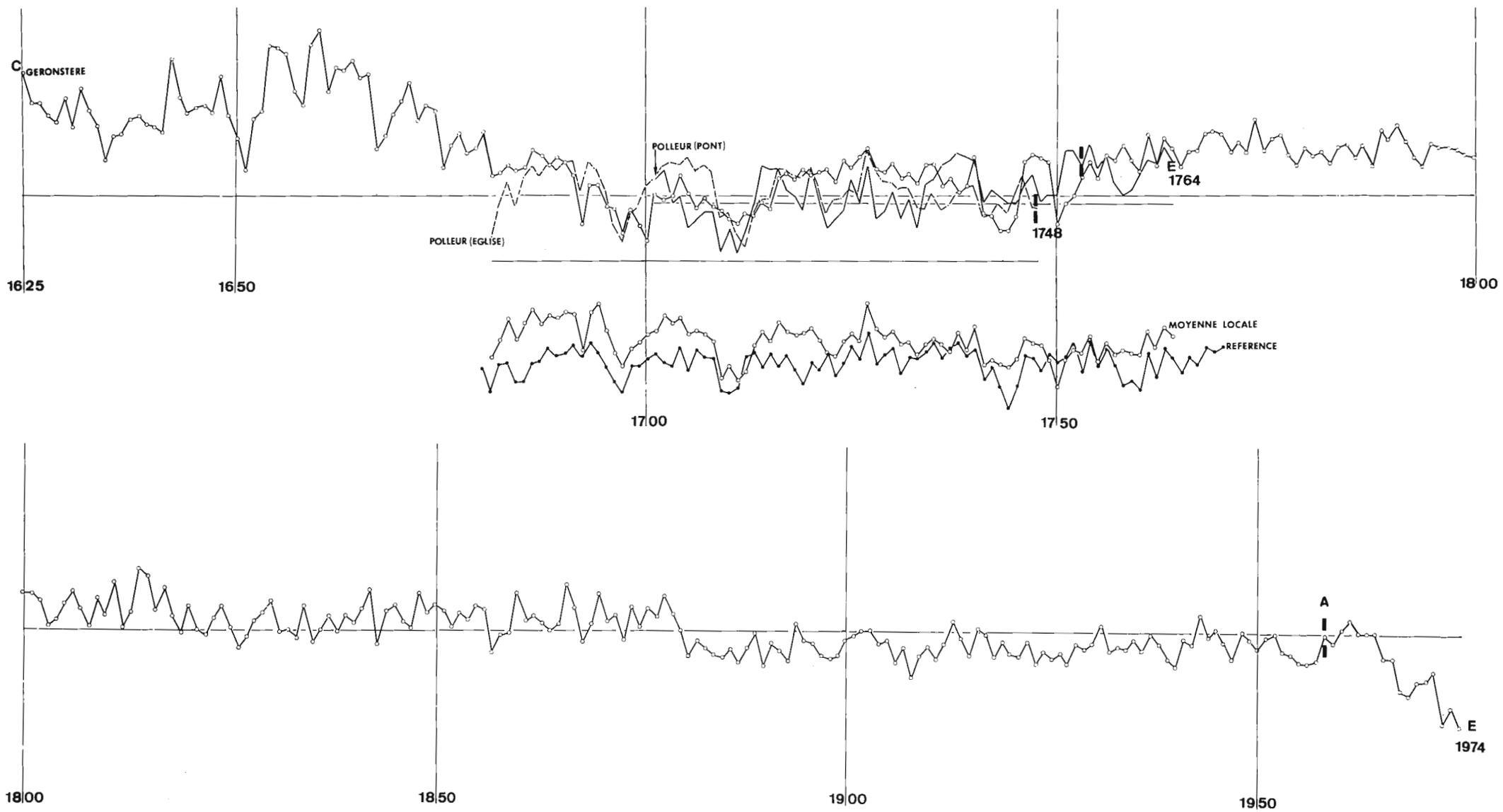
BIBLIOGRAPHIE.

- BRONGERS, J.-A., 1973, "Dendrochronological investigations of Recent Oak (*Quercus* sp.) in the Netherlands" dans "Berichten van de Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek", 23, pp. 459-464.
- HOFFSUMMER, P., 1983, "L'apport de la dendrochronologie dans l'étude de trois constructions médiévales et post-médiévales de la région liégeoise (Belgique)" dans "Archéologie Médiévale", 13, 1983, pp.117-129.
- HOFFSUMMER, P., 1984, "La dendrochronologie" dans "Le Temps", catalogue de l'exposition, Liège, pp.230-236.
- HOLLSTEIN, H., 1965, "Jahrringchronologische Datierung von Eichenhölzern ohne Waldkante", dans "Bonner Jahrbücher", 165, 1965, pp.13-23.

- JOLYET, A., 1916, *Traité Pratique de Sylviculture*, Paris
- MUNAUT, A.-V., 1978, "La dendrochronologie, une synthèse de ses méthodes et applications", dans "Lejeunia", 91, pp.1-47.
- OLDENHOVE de GUERTECHIN, F.-B., 1959, *Carte des sols de la Belgique*, Spa, 148 E, texte explicatif de la planchette, S.1.
- PIRONET, L., 1984, "Illustration du Patrimoine naturel de l'entité spadoise : les arbres remarquables du massif forestier au nord de Spa", dans "Histoire et Archéologie Spadoises, n° 37, mars 1984, pp. 40-44, n°38, juin 1984, pp.51-57, n°39, septembre 1984, pp.111-115.
- TRENARD, Y., 1978. *L'art de faire parler le bois, initiation à la dendrochronologie*, coll. "étude générale", n°163, éd. Centre technique du Bois, Paris.
- TRENARD, Y., 1980, "Le chêne de la Saint-Barthélemy" dans "La vie mystérieuse des chefs-d'oeuvre; la science au service de l'art", catalogue de l'exposition, Paris, pp. 177-178.

LEGENDE DES ILLUSTRATIONS.

- Fig. 1. "La Fontaine de la Géronstère près de Spa". Gravure d'après un dessin de Remacle Le Loup; dans J.-P. de Limbourg, "Les amusemens de Spa." 2e édition; 2 vol., Amsterdam, 1783.
- Fig. 2. Le chêne de la Géronstère après son abattage durant l'hiver 1977-1978.
Photo Fr. Bourotte, architecte.
- Fig. 3. Echantillon de rondins de chêne provenant des fouilles sous le "Vieux-Pont de Polleur". D'après l'analyse dendrochronologique, le dernier cerne date de 1764, année d'abattage du bois.
- Fig. 4. Diagrammes dendrochronologiques du chêne de la Géronstère et d'échantillons archéologiques de Polleur synchronisés entre eux. Pour la période commune aux trois échantillons, la moyenne a été calculée et dessinée sur la portion de la courbe de référence (ouest de l'Allemagne) y correspondant. En abscisse, les années du calendrier; en ordonnée, la largeur des cernes, suivant une échelle logarithmique. Le mm est indiqué par le trait horizontal pour chacune des courbes individuelles.



COMMENT SAUVER SES BIENS AU COURS DES REVERS
POLITIQUES DE 1791

Paul BERTHOLET

(suite H. et A.S. juin 1985 - 86 à 93.)

II. Comment sauver ses biens pendant la restauration du prince.

En mai 1791, on retrouve cependant à Paris, chez Pascal Taskin, le meneur verviétois Jean-Joseph Fyon - c'est apparemment le seul Franchimontois qui va y résider alors - et le Theutois Melchior Fyon, (un lointain parent de ce dernier) sous-secrétaire du Congrès Franchimontois, mais qui, lui, ne restera que peu de temps dans la capitale française (30). Melchior se rendait-il à Paris pour des raisons politiques ? Nous ne le croyons pas, des documents inédits (31) nous prouvent qu'il profita de ce voyage pour préparer un curieux arrangement visant à mettre à l'abri de la saisie et de la confiscation les biens de Laurent-François Dethier, chef de la Révolution, et de Jacques-Philippe Nivette, receveur nommé par le Congrès de Polleur. Sauver leurs biens. C'est à quoi pensent alors nos Franchimontois "durs et purs". La lettre de Taskin du 20-6-1791 fait allusion à ces tractations : "Je suis flatté et honoré de la confiance de Mr. Dethier et de Mr. Nivette; (...) dites de ma part à ces Messieurs que si par besoins ils s'abandonnent à moi, que leur confiance sera bien placée, même sur tels rapports que ce soit" (32).

C'est que la réaction se faisait de plus en plus vive à Liège : le 11 février 1791, la Commission exécutive avait ordonné d'entamer l'enquête contre les chefs de la rébellion. Le 8 juillet, elle décrétait de prise de corps six Liégeois et huit Franchimontois, dont les Theutois Laurent-François Dethier, Toussaint Déhansez et Louis-N Depresseux : en attendant la confiscation - inévitable - de leurs propriétés (pour payer les frais encourus à Wetzlaer), celles-ci devaient être saisies.

Entretiens cependant, le 30 mai 1791, le notaire liégeois Gérard Lambert Brodel, qui, depuis 1786, avait toujours été favorable au parti de Dethier (33), rédige un acte de vente, dans la maison de Jean Joseph Lenaerts, au village de Lanaye sous Visé, pays de Liège, c'est-à-dire juste en face d'Eisden, sur la rive opposée... Deux personnes comparaissent : "Laurent-François Dethier, avocat, citoyen de Theux au Pays de Liège, et Melchior Fyon son concitoyen, arrivé de Paris depuis peu où il a été chargé par Pascal Taskin, originaire du dit Theux et citoyen de Paris, de traiter et conclure le contrat suivant" :

Dethier vend à Taskin "tous ses biens immeubles, aucuns réservés ni exceptés, consistant en plusieurs maisons, bâtiments, appendices, appartenances, cours, jardins, vergers, prés, terres labourables et autres, haies, bois, pâturages, rentes soit foncières

res soit créées à prix d'argent situés dans l'étendue du ban de Theux ou ressortissant de sa juridiction, et provenant au vendeur, tant de la succession de ses feux père et mère, que de la vente lui faite par Nicolas Fréon, son oncle, conjointement avec ses enfants, à charge de payer les cens, rentes et autres redevances affectant les biens vendus." Le prix est de 50.000 fl.bb., moins les charges à calculer. Dethier déclare avoir reçu 10.000 fl. d'à compte, le reste étant à solder au gré des parties,

Clause importante : le vendeur pourra user du droit de retrait conditionnel des biens vendus dans le terme de deux ans à compter de ce jour. Autrement dit, Dethier se réservait de reprendre ses biens au cours des deux années qui suivaient, temps qu'il estimait sans doute nécessaire à une clarification de la situation politique,

Quant au boulanger Jacques Philippe Nivette, toujours à Theux le 1-2-1791, il avait constitué chirographairement François Pirlot pour gérer ses biens en son absence. Ce dernier fait relever le 15 mai par le notaire theutois G.-J. Delrée, un ami des révolutionnaires, les comptes à la craise que Nivette conservait dans son magasin où sa servante Marie Lilot officie encore (34).

Le 10 juin 1791, devant le notaire G.-L. Brodel, contre le moulin de Caster dit Secmolin (c'est à Lanaye), Nivette vend à son tour à Melchior Fyon, constitué de Pascal Taskin, dix-huit rentes et les annuités arriérées; les capitaux s'élèvent à 7.587 fl.10 sous.; il reçoit 400 fl. d'à compte de Fyon. Les témoins sont André Joseph Delrée, médecin theutois (il sera maire de Theux sous le premier régime français en 1793), et Pierre Lejeune, dont nous avons parlé. Nivette était en procès aux XXII avec le Magistrat dit aristocrate de Theux pour sa gestion des biens de la Communauté pendant la période révolutionnaire. Il voulait lui aussi se mettre à l'abri de saisie et caution éventuelles.

Ces diverses transactions, parce qu'elles n'avaient pu encore être enregistrées devant les échevins de Liège ou de Theux, n'empêchèrent pas la saisie des biens des trois Theutois proscrits par le décret de la Commission exécutive. Deux mois tout de même après ce dernier, le 7-9-1791, le prélocuteur Lamborelle, agent du procureur général Fréron, accomplit les formalités devant la cour de Theux (35). Les biens de Dethier - il est célibataire et n'a que 34 ans - sont assez importants. Seul enfant resté en vie, il avait en effet hérité de tout le patrimoine de ses parents décédés et acheté quelques autres, notamment à son oncle Nicolas Fréon le 30.03.1789. C'est ainsi qu'il était propriétaire d'une quinzaine d'hectares de terres et de prés, de deux maisons (cfr. photos), la maison paternelle de Spixhe et celle de la Boverie à Theux, acquise de Fréon, et de deux rentes (1300 fl. de capitaux). Toussaint de Hansez verra lui aussi ses biens confisqués : une maison sur le pont de Theux et 4 ha. de prés et de terres (il sera grâcié par le prince le 15.03.1792 (36) Quant à Louis - Nicolas Depresseux - célibataire âgé de 33 ans - quoique maître

de forges, il n'est alors propriétaire que d'une terre achetée le 6-7-1789; sa mère, veuve toujours en vie, mettait le patrimoine familial à l'abri de la saisie...

Ces circonstances vont obliger Melchior Fyon à se rendre une deuxième fois en France : on le trouve à Sedan le 25.08.1791 (cfr. ci-dessus). A-t-il lui même été à Paris présenter à Taskin les deux actes de vente ? En tout cas, le 6 août 1791, devant deux notaires parisiens, Pascal Joseph Taskin, demeurant rue de la Verrerie paroisse Saint-Merry, fait rédiger un acte qui sera enregistré le 9; il déclare avoir chargé Melchior Fyon d'acheter en son nom, au Marquisat de Franchimont, "des maisons, bâtiments avec appendices et dépendances, prés, terres et autres héritages, ainsi que des rentes soit foncières ou créées à prix d'argent, appartenants à l'avocat Dethier et Jacques Philippe Nivette, ses concitoyens franchimontois. Ayant vu les deux contrats de vente faits en sa faveur, acceptés par le dit Fyon et revêtus de toutes les formalités en usage au Pays de Liège, au dire du déclarant, il déclare de les approuver et ratifier dans tous les points, constitue Melchior Fyon pour son procureur général et spécial, lequel pourra se substituer une ou plusieurs personnes."

Pourtant, c'est seulement deux mois plus tard, le 7-10, que Fyon accepte cette constitution, toujours devant le notaire Brodel et contre le moulin de Caster dit Secmolin au Pays de Liège...

A son tour, Fyon va quitter le Pays de Liège : le 18-11-1791, devant le notaire G.-J. Delrée, il rappelle la constitution donnée par Taskin sur sa personne, affirme que l'acte approuvant les ventes faites par Dethier et Nivette et approuvées par Taskin a été réalisé et insinué devant la cour de Theux, et en vertu de cette procuration, il constitue d'une part François Pirlot pour administrer les rentes achetées à Nivette, et d'autre part le notaire et prélocuteur Delrée père de Theux, pour gérer les maisons, biens, cens et rentes achetés à Dethier. L'acte est rédigé dans la maison de Hubert Triscot à Cornesse, mais au Pays de Liège, c'est-à-dire probablement à Drolenval, minuscule enclave liégeoise dans le Duché de Limbourg; les témoins sont le dit Triscot, cabaretier, et Nicolas-Arnold Delrée, fils...

Au vu de ces documents, il paraît bien que, finalement, la saisie des biens de Dethier et de Nivette n'a pu se faire parce qu'ils avaient été vendus - fictivement - à Pascal Taskin...!

o o o

Notes :

30) E. CLOSSON, . op.cit., p.500

31) A.E.L., notaire G.-L.Brodel, 30-5, 10-6, 7-10-1791

32) P. GASON, op.cit., p.211

33) Fds. Body, Spa, n°315

34) A.E.L. notaire G-J. Delrée, 1-2, 15-5, 17-6,18-7,18-11-1791.

35) E.L.,Cour de Theux, n°148, 7-9-1791.

36) Chanoine DARIS, "Histoire du diocèse et de la principauté de Liège, 1724-1852", Liège, 1872, T.2, p.335. AEL, cour de Theux, n°273, f°266.

Contribution à l'histoire de Spa.

LE TABLEAU DE LA VENERIE ARDENNAISE SUR LA BRUYERE DE SPA
LE JOUR DE LA SAINT HUBERT (1851) .

=====

Connaissant notre intérêt porté à l'histoire de Spa, Monsieur de Hemricourt de Grunne nous adressa un curieux document intitulé :

"Guide pour le tableau de la Venerie Ardennaise sur la bruyère de Spa, le jour de la St. Hubert" reprenant une liste de noms de personnes représentant à elle-seule l'armorial presque complet de la Belgique du XIXème siècle.

D'autre part, l'architecte François Bourotte possédait dans sa collection de cartes-vues anciennes de Spa, un exemplaire montrant un important rendez-vous de chasse intitulé : "Hôtel de Flandre. Spa. Tableau se trouvant dans la salle à manger".

Exposant ces données dans notre articles "Pages hippiques de Spa" (H.A.Sp. juin 1983, pp.73 à 76), nous faisons appel à l'érudition des lecteurs pour éclairer notre lanterne et connaître le sort de ce tableau.

Et monsieur Philippe Casier, demeurant à Bruxelles et au château de et à Nokere, nous fournit les précieux renseignements : Cette toile était exposée au musée de la fondation van der Burch au château-fort d'Ecaussines-Lalaing.

A la recherche du passé de Spa dans le Hainaut.

Après avoir traversé les champs dorés de blé mûr du Hainaut occidental par une chaude et lumineuse journée de juillet 1983, nous fûmes aimablement accueillis au château-fort d'Ecaussines-Lalaing par monsieur Cartuyvels, président et administrateur-délégué de la Fondation van der Burch.

Il nous amena sous les belles poutres en chêne d'une vaste salle où est exposée cette toile imposante dans son cadre de bois doré.

De dimensions estimées à deux mètres sur trois, elle représente un rendez-vous d'équipages de chasse à courre avec meute animé de nombreux cavaliers dans une lande entourée de collines boisées baignées de la lumière mordorée de l'automne.

Dans le lointain figure un berger avec chien et troupeau sur une croupe chauve.

A l'arrière plan serpente une rivière. S'agit-il de l'Amblève au lieu-dit "Sept Montagnes" ?

Sous le tableau un cadre de petite dimension montre des silhou-



1. *Tableau de la Vénerie Ardennaise sur la bruyère de Spa le jour de la St-Hubert (1851).*
Fondation van der Burch. Château-fort d'Ecaussinnes-Lalaing.
Peinture à l'huile de F.H. Bertram Jones. 2 x 3 m. Photo Samnoux. Nivelles.

*Guide pour le tableau de la Ténérive Oudonaise sur la Montagne
de Jpu le jour de S^t Hubert*

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35



- Baron F. de Neuchman 33
- Marquis d'Ussel 34
- Princesse de Chimay 37
- Baron van Delft 38
- Comte Duval de Bracque 39
- Baron Edouard de Morsens 40
- Montieur (de) de Suides 41
- Baron Doffe 42
- J. Boz 43
- Comte F. de Pinto 44
- Comte Charles de Comblaton 45
- Comte Charles van de Busche 46
- Comte de Fiolley 47
- Baron Sodin 48
- Princesse Maa de Groy 49
- E. H. B. Jones (artiste qui a peint le tableau) 50
- Comte de Brigade 51
- Charles Domis (peintre) 52
- Comte Paul de Tonnay 53

- 1 Comte Louis van der Burch
- 2 Marquis de Christoffel
- 3 Comte de d'Ussel
- 4 Baron Jean de Hoogvliet
- 5 Baron Jean de Blomdel
- 6 Comte Tardeman (d'ailleurs)
- 7 M. de la Roche (dit le chien)
- 8 P. de la Roche
- 9 Comte de d'Assche
- 10 Comte de Sie. de la Roche
- 11 Marquis d'Assche
- 12 Baron de la Roche
- 13 Comte de d'Ussel
- 14 Comte Goretzki
- 15 Capitaine Carter

X M. de S. et signature
 M. de S. et signature
 (en) Anglais, Master of the Hunt

2. Guide permettant d'identifier les personnages du tableau. Photo Sampoux. Nivelles.

ettes numérotées renvoyant à une liste de 53 patronymes et permet d'identifier les personnages de la toile.

Un photographe professionnel prit des clichés de ces cadres.

La contemplation de ce tableau chaudement coloré groupant bon nombre des ancêtres des vieilles familles de Belgique nous remet en mémoire la phrase de Jean d'Ardenne (Spa, 1839 - Ixelles, 1819), littérateur et journaliste écrivant à Spa, le 6 octobre 1882 dans "Nos grandes chasses d'automne" :

"J'entends encore les vieilles sonneries, les fanfares éclatantes du temps jadis, et je revois les cavaliers rouges et verts, le gros comte de Berlaymont sur son cheval, avec sa belle casquette de grand veneur et sa trompe en sautoir" (ndla : le n°16 de la liste).

Le riche fonds Albin Body de la bibliothèque communale de Spa nous livre un article paru dans "l'Avenir de Spa" du 12 novembre 1882 et intitulé : "Rallie-Ardenne en 1851".

Nous reproduisons un large extrait de ce texte auquel nous avons ajouté les numéros de la liste des personnages :

"A propos du tableau représentant l'ancienne vénerie spadoise qui se trouve dans la grande salle de l'hôtel de Flandre à Spa, "The Field", le journal le plus lu de l'Angleterre après le "Times" publie la lettre suivante :

"... Une correspondance de Spa parle aussi de ce que nous appelions le grand tableau acheté par M. Sury et placé dans la grande salle à manger de l'hôtel des Flandres. Le tableau a été peint par E.H. Bertram-Jones (n°50) (1), il y a juste 30 ans dans une chaumière de Préfayhaÿ sous-bois où j'ai demeuré quelque temps. La propriété appartient maintenant à M. William Wheelwright (2), le célèbre peintre de chevaux. Le tableau resta quelque temps inachevé et fut abandonné dans une vieille maison de la rue du Marteau.

Je rencontrai un jour l'artiste à Bruxelles. Il me fit une esquisse que je possède encore du rendez-vous de la Vénerie Ardennaise le jour de la St.-Hubert sur la bruyère de Spa. Le tableau est d'environ 6 pieds sur 4; il est très intéressant pour les chasseurs actuels dont les pères et les aïeux y sont représentés.

Les maîtres de chiens sont tous dans l'uniforme de leur équipage respectif, tandis que nous, de la Vénerie Ardennaise, nous sommes représentés en habit vert de l'ancienne mode, gilet rouge, grand cor de chasse sur l'épaule.

Il y a deux dames sur le tableau : La Comtesse du Val de Beaulieu (n°39) et la Princesse Alphonse de Chimay (n°37) du château de Beauchamps dont le mari était représenté en Maître d'Equipage (n°27).

Sur le tableau figure aussi un monsieur aveugle, maître de chiens, le marquis d'Aoust (n°36) qui aimait tant sa meute, le son du cor et l'entrain qu'il montait en croupe derrière son valet pour suivre les chasses.

Les autres Maîtres d'Equipages représentés sur le tableau sont le baron de Maulde (n°29), baron de Senzeille (n°12), baron d'Hoogvorst de Mirwart (n°4), maître de Foxhounds (chiens pour chasser le renard) et de harriers (= lévriers), MM. Vatchell père et fils (N°8 et 34), propriétaires d'une meute de harriers qu'ils vendirent plus tard à M. le comte Robert de Cornélissen (n°19) lequel figure également sur le tableau. Charles de Cornélissen (n°45) est à pied à l'avant scène ainsi que le jeune baron Henri van Havre (n°31).

Y figurent également M. Saint Paul de Sincay (n°53) dont il est question dans notre correspondance. Le comte de Pinto (n°44) est à pied à droite, appuyé sur les arçons du cheval de l'écrivain (n°43 : J. Box esqr).

Enfin, j'attire votre attention sur deux personnages le comte Clément de Berlaymont, Grand Maître de la Vénerie Ardennaise (n°16) monté sur un colossal alezan (le Grand Maître est le président de la Société de la Vénerie Ardennaise : Règlement à l'imprimerie A. Remacle, Verviers 1852). (3).
L'honorable comte pesait au moins 150 kg.

Enfin sur la fameuse jument Fanfare est son beau-frère, le prince des bons compagnons, ce fameux chasseur M. Farrer (18), le meilleur tireur, le plus charmant homme que j'ai vu. J'allais oublier le vieux second piqueur à pied dans l'avant scène qui était si myope que nous lui avions acheté une paire de lunette si belles et si bonnes qu'il a insisté pour être peint avec ses lunettes (N°7 Forthomme valet des chiens ou 2d whip).

Le sport spadois comprenait à cette époque, outre les courses de chevaux, la chasse à courre, la chasse à tir et la pêche à la truite..."

Une note manuscrite du comte Adrien van der Burch, datée de juin 1947 et provenant du même fonds, complète l'histoire du tableau :

"Le tableau de Vénerie "Rallye Ardennes" à Spa, époque 1840-1850, se trouvait à l'hôtel de Flandres en face de l'église de Spa. Quand l'hôtel fut démoli (début 1900) le comte Horace van der Burch l'acheta et le plaça dans la salle à manger à Barisart. A la libération, en 1944, les soldats américains le criblèrent de coups de pistolets. Adrien le fit réentoiler et l'installa à Ecaussines."

Le tableau de la Vénerie Ardennaise appartient présentement à la Fondation Van der Burch depuis 1948, nous en esquissons l'histoire ci-après.

Le château-fort d'Ecaussines-Lalaing.

Le château-fort d'Ecaussines-Lalaing, remarquable exemple de l'architecture militaire médiévale, fut construit au XIV^e siècle par Simon de Lalaing, Seneschal d'Ostrevant et Grand Bailly du Hainaut.

En 1620, Philippe van der Burch, bourgmestre du Franc de Bruges, grand bailli portatif de la Cour du comte de Hainaut, descendant d'une illustre famille qui joua un grand rôle dans les croisades, acheta la terre d'Ecaussines et sa seigneurie à Marguerite de Lalaing, épouse de Florent, comte de Berlaymont.

De 1620 à 1858, le domaine fut occupé par les comtes van der Burch, En 1858, il fut acquis par le duc d'Arenberg.

En 1920, à la veille d'être transformé en habitations ouvrières, le château-fort et le jardin furent achetés à la princesse Sarsina Aldobrandini, héritière du duc d'Arenberg, par le chanoine Puissant, mécène, esthète et érudit.

En 1928, nouveau propriétaire, le comte Adrien van der Burch entreprit de restaurer la demeure dans le goût médiéval et de la garnir de meubles, armes et bibelots anciens.

Une bibliothèque fut constituée groupant livres et manuscrits consacrés à l'histoire du Hainaut.

La Fondation van der Burch.

Le comte et la comtesse Adrien van der Burch perdirent leur fils unique, Yves, prisonnier politique, décédé le 16 mars 1945 au camp de concentration de Flossenbourg (Platling, Bavière).

En sa mémoire et en souvenir de la famille van der Burch dont ils prévoyaient l'extinction dans les mâles (le comte Charles, né en 1915, adjudant au 2^eme régiment de Chasseurs à Cheval étant mort pour la Belgique le 1er juin 1940), ils créèrent le 22 juillet 1948 : "La Fondation van der Burch à Ecaussines-Lalaing" par donation du château, dépendances et jardins, mobiliers, collections, bibliothèque, manuscrits et archives de famille, ainsi que d'un capital pour assurer l'entretien de la propriété.

La Fondation a également pour but : "L'organisation de toutes oeuvres et centres d'études en vue du développement des beaux-arts et des arts appliqués dans le Hainaut".

Une partie du château-fort transformée en musée est accessible au public.

La Famille van der Burch et la ville de Spa (Et.pr.et ANB 1848, 1850).

Le 3 juin 1962, lors de la cérémonie officielle de parrainage du 1er Régiment des Lanciers par la ville de Spa, sur la place Royale, fut clamé le cri de ralliement : "Vaillant de le Burch".

La famille van der Burch est bien connue des Spadois; une jolie promenade, sous-bois, longeant le ruisseau du pendu, affluent du ruisseau de Barisart en porte le nom; prolongée par la promenade du Chastel, elle permet d'aller se désaltérer au griffon du pouhon Pia.

La devise de la famille est : "Libre et vaillant de le Burch" de sable sur un listel d'argent.

Les armes sont d'hermine à trois étrilles de gueule. Couronne à treize perles dont trois relevées. Support : deux lions regardants d'argent, armés et lampassés de gueule (pour les 2ème et 3ème branches les lions sont décrits et figurés dans la position ordinaire). Les van der Burch reçurent diplôme ancien de chevalerie le 24.02.1600 et concession du titre de comte le 24.07.1720.

En 1814, Charles-Auguste, duc régnant de Saxe-Weimar et Eisenach, commandant en chef de l'armée du Brabant, chargea le comte Charles, Albert, Louis, Alexandre van der Burch (1779-1854) de lever un régiment de cavalerie légère pour le service des alliés, sous le nom de "cheveu-léger van der Burch" dont la majorité des cadres étaient issus de l'armée napoléonienne.

Attaché aux forces de Wellington, ce régiment participa à la bataille de Waterloo aux côtés des alliés.

En 1830, il donna naissance au 1er Régiment des Lanciers qui vint tenir garnison à Spa en septembre 1930 et est aujourd'hui caserné à Marche-en-Famenne.

Charles-Albert contracta mariage en 1796 à Félicité de Rodoan (des comtes de Boussoit), 1774-1852, et obtint en 1816, reconnaissance de noblesse et du titre de comte transmissible par ordre de primogéniture masculine et sa désignation comme membre du corps équestre du Hainaut. Il fut général de division en 1830.

Entre autres enfants, ils eurent :

- . Alexandre (1798-1875), comte en 1854, cité au n°23, qui épousa en 1828, Elisabeth Cooper-Cooper de Bosden (1808-1874), ils eurent Arthur (1832-1900), comte en 1871, qui atteignit le grade de général-major.
- . Louis (1800-1881), comte en 1871, cité au n°1, qui s'unit en 1839 à Emma-Louise Lousada (1810-1894), fille d'Isaac Lousada, de Londres.

Ils eurent plusieurs fils :



*3. Le Château-fort d'Ecaussinnes-Lalaing.
Siège de la Fondation van der Burch.*

SPA. — Barisart. — Villa Meyerbeer



Collection Artist
Cahnce - SPA

*4. La villa Meyerbeer à Barisart, construite en 1898 par le comte Horace van der Burch.
Architecte : le liégeois Dieudonné Paul Jaspar (1859-1945).*

-Albéric (1844-1921)

- Charles, Frédéric, Prosper, Raymond (Monté sur un poney, il est mentionné au n° 46).

- Horace (1848-1945).

Alexandre et Louis obtinrent en 1871 extension du titre de comte à tous leurs descendants.

Le comte Horace van der Burch (1848-1945), fils de Louis précité, capitaine-commandant d'artillerie, philanthrope, fidèle bobelin (nom donné par les spadois aux buveurs d'eau) reçut le titre de bourgeois de Spa en 1936.

Il habitait au château de Barisart, construit vers 1850 (Cf. H.A. Sp. déc. 80). Dans le parc, en 1898, il fit construire la villa Meyerbeer afin d'assurer une villégiature agréable à ses parents en visite. Le célèbre Paul Jaspar en fut l'architecte.

Dans le parc du château se trouvaient deux exemplaires en plomb de grenadiers de la garde impériale, grandeur nature, dont une douzaine fut fondue en 1829 pour le prince héritier de Hollande, fils du roi Guillaume d'Orange-Nassau pour mystifier le général, gouverneur militaire de Liège qui réclamait une garde d'honneur.

Horace fut président de "Spa-Attraction", le monument aux créateurs des promenades de Spa dans le parc des Sept-heures porte l'inscription "Réédifié par Spa-Attraction sous la présidence du Cte. H. van der Burch. Avril 1900".

Dans une lettre à Albin Body, datée du 07.08.1912, le comte Horace faisait part de son projet de faire : "un tout petit monument en souvenir du séjour de Meyerbeer à Barisart, et je voudrais sous un médaillon en rappeler la date".

Annotant cette missive, notre historiographe signale que Giacomo Meyerbeer n'a jamais demeuré à Barisart. Il est vrai que le val du ruisseau de Barisart fut une source d'inspiration pour l'artiste qui y composa la partition de "Robert le Diable".

Le monument Meyerbeer installé actuellement dans le parc de Sept-Heures fut inauguré le 18.08.1912 dans les jardins du Casino. Après l'armistice de 1918, il fut transporté à l'emplacement actuel. Au départ de la promenade Meyerbeer, près de la source de Barisart est un médaillon de bronze fixé sur un bloc de quartzite, reproduisant le profil du célèbre compositeur et où figure l'inscription : "En 1859 Meyerbeer vécut ici" Alexis Rodier fondateur Paris.

Commandeur de l'ordre de la Couronne, chevalier de l'ordre de Léopold au titre militaire et commandeur de l'ordre d'Isabelle la Catholique, Horace décéda à Bruxelles le 05.05.1945.

De son mariage avec Olga-Marianne Charlotte Nottebohm (1855-1923), il eut quatre fils :

Adrien sus-mentionné, (1877-1954), président de la Fondation van der Burch à Ecaussinnes-Lalaing, président du comité belge du Bureau International des Expositions à Paris, ancien commissaire général du gouvernement près des expositions de Milan, Bruxelles, Rio de Janeiro, Paris, Anvers, Bruxelles 1935, volontaire de guerre 1914-1918, cité à l'ordre du jour de l'armée, major de réserve hre et porteur de nombreuses distinctions honorifiques belges et étrangères.

Le comte Adrien van der Burch fut haut commissaire du gouvernement pour la région de Spa et des fagnes en 1937, chargé de mission pour l'étude de la création d'un Parc Naturel des Fagnes englobant la région de Spa, et d'un projet de loi sur la conservation des monuments et des sites, de la promotion du tourisme, de la rénovation de l'industrie hôtelière et de la protection des sources.

Son bureau était installé au 15 de la place royale.
Ce rêve vécut l'espace d'une saison...

En 1916, il épousa à Paris, Marie-Henriette, L.G. Frédérique de Wavrin Villers du Tertre (1887-1949) qui lui donna Yves, décédé en captivité politique en Allemagne en 1945 et une fille décédée quelques jours après la naissance.

- Rodolphe (1880-1932), volontaire de guerre 1914-1918, capitaine de réserve d'infanterie, deux fois cité à l'ordre du jour de l'armée, épousa en 1904, la comtesse Nadiejna, M.-Th. Florentine de Berlaymont (1884-1931) dont il eut deux fils, Baudouin et Guy.

Rodolphe mourut des suites de ses blessures de guerre en 1932.

- Jean (1884-1927), volontaire de guerre 1914-1918, capitaine de réserve d'infanterie, prit part à la campagne d'Afrique en 1916, mourut des suites de ses blessures en 1927, Il fut cité à l'ordre du jour de l'armée et à l'ordre du jour de la VIème armée française.

- Baudouin, mort dans sa petite enfance (1882-1886).

Le comte Baudouin, Horace, M.G., fils aîné de Rodolphe, épousa en premières noces la baronne Marie-Louise, Charlotte, Zuléma van der Straten Ponthoz, née à Paris en 1914 et décédée à Uccle en 1953. De cette union naquit en 1935 la comtesse Ghislaine, H. Nadiejda, P., qui épousa le 11 septembre 1956, en l'église de Moulin du Ruy le vicomte Adolphe, André, Valentin, M., G. de Spoelberch, docteur en droit, né en 1924, administrateur de la société Bru, Chevron.

Ils demeurent au château de et à Londerzeel.

En deuxième noces, Baudouin s'unit en 1954 à la baronne Elisabeth, Alix, M.J.C. Snoy née à Bruxelles en 1924 et décédée le 28.02.1978.

Le comte Guy, Edouard, M., G., fils cadet de Rodolphe, né en 1906, épousa en 1947 la comtesse Isabelle, Andrée, M.; J., G., Cornet de Ways-Ruart, née à Bruxelles en 1927; il est décédé le 06.10.1982.

Après la vente de leurs possessions spadoises vers 1960, Guy et Baudouin se retirèrent à Chevrouheid, charmant hameau situé dans une clairière de la forêt ardennaise, où meurt la route, à quelques kilomètres au sud de Spa, sur un replat de la vallée du Roannai.

Ici est né en 1098; Wibald, successivement abbé de Stavelot, du Mont Cassin et de Corvey, conseiller de Conrad III, empereur du St. Empire Romain Germanique et même régent en 1148. Mécène de l'art mosan, il mourut en 1158.

L'abbé Bastin probe historien local reprend la réflexion de Wibald "L'église de Stavelot nous a tiré de la garde des troupeaux et nous a pris de derrière les agnelets" citée probablement dans un sens métaphorique mais qui traduit l'attachement de l'homme pour le terroir qui l'a vu naître.

Ici s'élève une gentilhommière en pierres du pays de style renaissance, enrichie d'une porte Louis XV en pierre de taille. La tradition locale dit que l'origine se situe dans une maison de campagne avec chapelle au bénéfice des moines de Stavelot.

Vers 1885, le comte Horace, grand-père de Baudouin et Guy acheta le domaine, le château actuel n'étant à cette époque qu'un simple pavillon.

La demeure fut remise à neuf vers 1930, elle échut en héritage à Baudouin qui l'aménagea et l'agrandit vers 1960. Il regroupa tout le finage du hameau en un seul tenant agricole. Son frère Guy, s'installa dans une ferme voisine après l'avoir transformée avec goût.

Baudouin, dernier comte van der Burch s'est éteint le 30.12.1983.

Avec lui disparaît dans les mâles cette illustre famille de nos provinces qui compta parmi les siens un Baudouin van der Burch, troisième roi de Jérusalem après la mort de Godefroy et de Baudouin de Bouillon, ses cousins.

Le comte Baudouin était président d'honneur du Groupement de Défense de la Nature et du Tourisme de Spa (GDNTS, asbl, mon. 22.05.69, annexe n°3235) depuis sa fondation en 1969.

Chasseur respectant les équilibres naturels, il protégeait la petite population de Tétrins Lyres (petit coq de bruyère) subsistant dans la fagne de Malchamps-Berinsenne en s'abstenant de tout tir de cette espèce.

Un bourgmestre de Spa bien représentatif de son temps :
Le Comte de Cornélissen.

Un spadois de qualité est repris au n° 19 de la liste, comme Maître d'Equipe de Chasse : le comte Robert de Cornélissen, (1806-1868), bourgmestre de Spa de 1848 à 1854 et de 1858 à 1862 et de vieille famille anversoise.

Son père Jean, Baptiste, Adrien, Jacques, Antoine (1784-1848) fut maire de la ville d'Anvers et son grand-père, Jacques, Joseph, Antoine, Jean, Népomucène (1757-1813) fut chambellan de l'Empereur Napoléon I et créé comte d'empire en 1810. (H.A.Sp. sept.83; pp. 104-105).

Célèbre homme de cheval, grand organisateur de compétitions hippiques en Belgique, le comte de Cornélissen était aussi bobelin possédant son verre à pouhon en cristal à pans coupés ornés de médallions représentant l'un, le monogramme RC sommé de la couronne comtale, les autres des chevaux (voir illustration).

Tout comme l'échevin Servais, il abandonna, vers 1850, son traitement annuel de bourgmestre, pour, mécènes de la source de Barisart, construire la grotte et le belvédère abritant la venue d'eau minérale. Cet ensemble est maintenant en ruine.

Le comte de Cornélissen résidait en la belle villa "Spalemont", démolie en 1792 (H.A.Sp. Mars 81, p.8) que G.E. Jacob décrit en ces termes dans ses "Rues et promenades de Spa" :... Importante construction de style Louis-Philippe composée de deux corps de logis qui sont reliés, en retrait, par un bâtiment servant de hall. Ses vingt-quatre écuries attenantes donnent une idée de l'importance de cet immeuble, qui est inoccupé depuis de nombreuses années.

Les deux lions héraldiques surmontant la haute porte d'entrée se sont montrés impuissants à ce jour pour le protéger contre toutes espèces d'avatars.

Ce riche hôtel possède un intérieur splendide. Il a pour cadre le versant est de la colline boisée de Spaloumont, à laquelle il est en quelque sorte adossé, et un étroit terrain bordé par un mur massif à front de rue. Il fut habité par le comte Robert de Cornélissen, qui possédait un haras privé (au Tonnelet) et une importante écurie de chevaux de courses... La reine Marie-Henriette faillit l'acheter avant de faire l'acquisition du bel immeuble de l'avenue du Marteau..."

Veuf d'un premier mariage, il épousa sa belle-soeur, Anne, Marie, Victorine Dracke y Castillo (1821-1894), dont il eut un fils, Charles, né en 1842 et décédé en 1912. Charles épousa, en 1898, Mathilde, Françoise Pothoff (1853-1909), cette union resta sans enfants.



5. Peinture à l'huile d'Henri d'Ainecy, comte de Montpezat (1817-1859).
Le comte Robert de Cornélissen (1806-1868), bourgmestre de Spa
et son fils Charles (1842-1912).
Coll. Eric Speeckaert. Bruxelles.



6. Verre à pouhon du comte Robert de Cornélissen.
Coll. Mme Claire Bourotte-Deliège. Photo Mus. Vie Wallonne. Liège.

La soeur de Robert de Cornélissen, Henriette, Charlotte, Adrienne, Joséphine (1808-1835) épousa, en 1834, Eugène, Charles, Henri Baron van Havre (1804-1854).

A une firme verviétoise "H. Desouroux et Cie."; le comte de Cornélissen acheta une fabrique de cartes et de broches (4) attenante au Grand Hôtel (l'hôtel de ville actuel), immeuble de style Louis XIV liégeois édifié de 1768 à 1774 par Lambert Khrouet, bourgmestre de Spa, comprenant cent machines activées par une machine à vapeur de la force de dix chevaux.

Cette manufacture fut installée à Spa par John Cockerill, célèbre capitaine d'industrie.

Ce bien fut vendu par M. de Cornélissen au baron van Havre. L'activité cessa en 1848 et le bâtiment servit en 1850 à l'Ecole industrielle et commerciale, puis à l'Ecole Moyenne de l'Etat pour garçons jusqu'en 1908.

Monsieur Eric Speeckaert, licencié en droit, expert libraire agréé habitant à Bruxelles et au château de Wouw (Pays-Bas) possède dans ses collections un magnifique portrait équestre du comte Robert de Cornélissen et de son fils Charles, provenant de la famille van Havre.

Cette toile montre les deux cavaliers dans un paysage ouvert de landes, avec à l'arrière-plan, le piqueur et la meute.

Monsieur Speeckaert nous en a adressé la photo avec aimable autorisation de la reproduire dans le bulletin, pour le plaisir des lecteurs.

Cette toile est l'oeuvre d'Henri d'Ainecy, comte de Montpezat, né à Paris en 1817 et mort en 1859, élève de Dubouloz, il appartient à l'école française.

Il exécuta le portrait du roi Guillaume II qui appartient actuellement à la reine des Pays-Bas.

Divers musées conservent ses oeuvres : le musée communal de La Haye : Portrait équestre d'Alex Piet, Françoise Tinne à l'âge de 14 ans, le musée de St.Omer : Rendez-vous de Chasse, le musée de Bruxelles : Rendez-vous de Chasse au bois de Boulogne.

Certains considéraient la famille de Cornélissen éteinte alors qu'elle subsiste en France et qu'elle reprend vigueur au soleil du midi. Témoin, un articulet paru dans "Le Parchemin" en 1966, p.83 :

"...Charles, dernier comte de Cornélissen reconnu en même temps que Louis-Hortense Bunon, native de Montoise (S et O), par acte passé en la mairie du 8e arrondissement à Paris, le 24 mai 1870, un enfant : Jules, Maurice de Cornélissen né à Paris le 23 décembre 1862 et décédé à New-York en 1893.

Louise, Hortense Bunon épousa par la suite M. de Channes.

Jules, Maurice s'unit à New-York, le 1er avril 1888 à Léontine

Druart, née à Wasmes (Hainaut) en 1859 et décédée en 1942.

Ils eurent le petit Maurice, né à New-York le 8 juillet 1888 et décédé accidentellement à Saint-Nazaire de Pezan (Hérault, France) en 1958. Il épousa à Schaerbeek en 1926, Marie, Elisabeth Klerx, née en 1902, dont il eut uniquement : Louis, Charles, Jules, Maurice de Cornélissen, ingénieur agricole, expert-conseiller technique, conseiller municipal de Saint-Nazaire de Pezan, naturalisé français et né à Koekelberg en 1928.

Il épousa en 1953 à Montpellier, Marie, Georges, Blanche, Dumas née à Bédarieux (Hérault), en 1929, dont il eut quatre enfants nés à Montpellier : François, Maurice, Charles (1955), Michel, Jean, Claude (1957); Florence, Paulette, Elisabeth (1960), Philippe, Louis (1966).

(à suivre)

L. Pironet.

NOTES.

- 1) Dans le Bénézit 1976, nous lisons :
JONES, SJE : Peintre de sport et de chasse, école anglaise, exposa fréquemment à Londres, à la Royal Academy et à la British Institution et à Suffolk street de 1820 à 1841.
- 2) WHEELWRIGHT, J., Hadwen : Peintre de Sport et aquareliste à Londres, XIXe siècle, éc. anglaise, exposa à Londres de 1834 à 1849, de cet artiste sont : 12 ouvrages à la Royal Academy, 6 à la British Institution et 7 à Suffolk street.
- 3) Suivant ce règlement le costume de la Vénerie Ardennaise est la redingote ou habit vert avec les boutons aux insignes de la Vénerie, le gilet écarlate, la cravatte à fond bleu, la cape noire ou chapeau et les bottes à l'écuyère ou à revers.
- 4) carder : peigner avec des cardes ou des chardons à foulons; démêler les brins de la laine, du coton, de la bourre, de la ouate avec les cardes.

carde : machine garnie de chardons à foulon pour peigner le drap. La carde ordinaire est composée d'une bande de cuir garnie de petites pointes de fil de fer recourbées, tantôt grosses, tantôt serrées. Il y a quatre principales espèces de cardes : la carde à main, la carde en ruban, composée de bandes de cuir très longues, destinées à être montées sur des cylindres, les machines à cardes, mues par la vapeur ou par l'eau courante, la carde à loquettes qui carde si bien que la laine peut être immédiatement filée.

Broche : verge de fer qui reçoit la bobine.

(Nouveau dictionnaire universel. Maurice Lachatre. Paris. Vers 1850).

BIBLIOGRAPHIE.

- Bénézit E. Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs. Libr. Gründ. Paris. 1976.
- Carte touristique des environs de Spa. Office du tourisme. Spa Ed. de Boeck. Bruxelles. 1967.

- "Le Parchemin" Revue. Hors série : "Le château d'Ecaussines-Lalaing". Tradition et vie. 1963.
- Les Cahiers Ardennais, mai 1962, éd. J'Osé, Spa.
- Etat présent de la noblesse du royaume de Belgique. Tradition et Vie. Bruxelles. 1960. En abrégé dans le texte : Et.pr.
- Fontaine, Serge : Histoire et histoires de la Gleize. Ancien ban de Roanne. S.I. La Gleize. 1972.
- Hoffsummer Patrick : Franchimont. Etudes et recherches archéologiques de l'U Lg n°12. Liège. 1982.
- Jacob, G.E. : Rues et promenades de Spa. Pages d'histoires locales. Ed. Culture et Civilisation. Bruxelles. 1983.
- Lafagne, Pierre : A la découverte de Spa. Ed. Les cahiers ardennais. - Le petit train (souvenirs spadois) 1974.
- Pestiaux, Pierre : La bataille de Marche-en-Famenne. Luxembourg - Tourisme. n°69. Mars 1983.
- Pironet, Louis : Architecture thermique : Les résidences et villas de Spa. H.A. Sp. déc. 1980, mars, juin, sept. 1981.
- Stein d'Altenstein (baron Isidore de) : Annuaire de la Noblesse de Belgique. Années 1847 et suivantes. H. Tarlier, A. Decq, C. Muquardt. Brux. En abrégé dans le texte: ANB.
- Stiennon, Jacques et Desckers, Joseph : Catalogue de l'exposition Wibald, abbé de Stavelot, Malmedy et de Corvey, Stavelot. 1982.
- "Le Parchemin", revue, 1966, éditée par l'Office Généalogique et Héraldique de Belgique.

REMERCIEMENTS....

Nous remercions Monsieur Julien GIET pour son aide à la restauration des hampes des drapeaux du Musée.

POURQUOI MICHEL DE MONTAIGNE N'ALLA POINT AUX EAUX DE
SPA EN 1580

(Extrait de la "Vie Wallonne", tome LVIII, p.131)

=====

Dans cet article, l'auteur J.M. PAISSE, nous apprend qu'à l'automne 1580, Michel de Montaigne entreprend un grand voyage qui devait durer plus d'un an, un "voyage comme les savants et les humanistes avaient coutume d'effectuer à cette époque" et dont Rome était le but principal.

"Mais notre humanité ne se soigne pas uniquement l'esprit et met en pratique l'antique adage - mens sana in corpo sano - et saisit l'occasion de ce voyage pour prendre les eaux et effectuer une cure dans une station thermale...

Il se renseigne à ce propos auprès d'un de ses collègues, le jésuite Maldonat qu'il rencontre au début de son voyage, à Epernay. Ce religieux revient de Spa dont il a pris les eaux. Il fait part à Montaigne de ses impressions : sur le confort de la station, sur les caractéristiques du pouhon, sur son efficacité.

Il en a remarqué la force pour le mal qu'elles (les eaux) ne lui auraient pas fait, en ayant bu plusieurs fois tout suant et tout ému - alors que les grenouilles qu'on y jette meurent sur le champs !... (sic) Il remarqua toutefois que sa gravelle n'en a pas été guérie...

Dès lors...

Dès lors, Montaigne s'en est allé prendre les eaux à Plombières."

R.M.
